



LE PRECURSEUR

Janvier-Février 1966

*On n'est pas sur la terre pour faire
« son salut ». « Je n'ai qu'une âme
qu'il faut sauver; de l'éternelle flamme,
je veux la préserver »: ce dont ces âmes
se préservent, n'est-ce pas plutôt de ce
feu dont Jésus disait: « Et que désiré-je
sinon qu'il brûle, ce feu que Je suis venu
vous apporter sur la terre! » On est
sur la terre pour sauver le monde. On
est sur la terre pour s'occuper des autres.
C'est ça la « gloire du Seigneur » qu'il
nous faut « réfléchir ».*

Louis Evely

extrait de *Vivre en Fraternité*

EN COUVERTURE :

Sœur Marie=Lucie (Marguerite Gagnon, Québec)
chez les Igorots de Bekkel. Malgré les quatre
siècles de christianisation des Philippines, ces
aborigènes commencent seulement à recevoir
l'Évangile.

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi
comme objet de la deuxième classe de la présente publication. Port payé à Montréal.

LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs
Missionnaires de l'Immaculée-Conception
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 15 août 1965.

No 1
Janvier - Février 1966
Vol. XXIVe

SOMMAIRE

Missionnaires sans mission ? <i>Sr Gabrielle Ouimet, m.i.c.</i>	3
La réforme de la liturgie en Afrique <i>Simon Kiba</i>	11
Les fêtes de Cebu <i>Sr Claire-de-l'Eucharistie, m.i.c.</i>	15
Du côté de Mahabo <i>Sr Marie-de-l'Eucharistie, m.i.c.</i>	20
« La faim des autres »	24
Une musique de l'âme et pour l'âme <i>Lucille Shen</i>	26
Sayonara <i>Sr Louise Sauvé, m.i.c.</i>	31
Nyimba <i>Sr Marie-de-Lourdes, m.i.c.</i>	35
La grande mission de Chiloé <i>Sr Marguerite-de-l'Enfant-Jésus, m.i.c.</i>	39
Dans la lice <i>Sr Saint-Emilien, m.i.c.</i>	42
Notre comité de coordination <i>Monique Félix</i>	46

Abonnement:	Par an	\$ 1.50
	2 ans	\$ 2.50
	4 ans	\$ 5.00
	A vie	\$30.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.



« Continuez de porter le Christ dans le monde entier. » Paroles de S. S. Paul VI à la très révérende Mère Madeleine-Marie, supérieure générale de la Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, à l'issue de l'audience générale du 9 juin dernier.

Photo: FELICI

M ISSIONNAIRES sans MISSION?

par Sr Gabrielle Ouimet¹, m. i. c.

Le numéro 20 de la revue *Spiritus* avait comme sous-titre *Mission sans missionnaires?* Ce numéro voulait montrer, d'un côté, la pénurie de vocations missionnaires, et de l'autre, l'urgente nécessité de telles vocations.

Nous nous sommes permis d'invertir ce titre pour mettre ici l'accent plutôt sur le mot MISSION et voir si en ce XXe siècle les missionnaires ont encore une mission!

Posons le problème: A force de parler de missions, de missionnaires, sait-on bien toujours ce que recouvrent ces termes dans la langue chrétienne?

C'est une mauvaise vieille habitude de professeur de commencer d'abord par donner une définition complète.

Le mot Mission

Etymologie.— Mission vient du latin *mittere*, *missum*, *missio*, qui veut dire envoyer, annoncer. En cours de route le mot mission a pris plusieurs sens, comportant cependant trois éléments fondamentaux qui viennent de son étymologie même: une autorité qui envoie, un délégué et un mandat. La mission est donc essentiellement la délégation de quelqu'un pour faire quelque chose, ce qui présuppose autorité dans celui qui envoie et sujétion dans celui qui est envoyé.

Origine historique.— Le plus souvent, on rattache le mot mission à Notre-Seigneur envoyant ses Apôtres dans le monde avec mission de le continuer:

« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jn, XX, 21). Mais pendant de longs siècles, on n'emploie pas le mot mission pour désigner la propagation de la foi auprès des non-chrétiens. Jusqu'au XVIIe siècle, on parle plutôt de conversion des Gentils, promulgation de l'Évangile, et les missionnaires s'appellent ouvriers, hérauts de l'Évangile, catéchistes. Il semble bien probable que la première mention du mot mission se trouve chez saint Ignace de Loyola, vers 1544: il introduit le *vœu des missions*. En 1588, le Père Joseph Acosta définit les missions comme ces « incursions et voyages, que l'on fait de ville en ville pour la cause de la Parole de Dieu »². Depuis le XVIIe siècle, le mot mission est constamment employé dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui et rien de surprenant si Grégoire XV en 1622, reprend ce mot et l'utilise dans les documents qui instituent la Congrégation de la Propagande. Le mot sera désormais partout.

Sens profanes.— On se sert assez souvent du mot mission tantôt pour signifier l'acte par lequel un supérieur envoie un inférieur, pour le représenter (mission diplomatique), pour traiter une affaire (mission scientifique, coloniale), tantôt simplement pour désigner l'ensemble des droits et devoirs impliqués par cette délégation. Ou bien on entendra l'agent chargé de la mission et tous ceux qui l'accompagnent et même jusqu'à la région où s'exerce la fonction.

Sens religieux.— En dogmatique, le mot mission désigne surtout les relations entre les personnes

¹ Montréal



Photo: FELICI

Cette remise des crucifix aux missionnaires par Jean XXIII illustre de façon frappante le contenu du mot mission : l'Autorité qui envoie, les délégués et le mandat.

divines. Dans son merveilleux ouvrage *La Mission*, le Père Rétif résume bien cette doctrine trinitaire de la mission :

La procession de la Seconde Personne a une seule origine éternelle, le Père, et deux effets, l'un éternel, la génération du Verbe; l'autre temporel, l'Incarnation ou mission temporelle du Fils; la procession de la Troisième Personne a une origine éternelle, le Père et le Fils, et deux effets, l'un éternel, la

spiration, l'autre temporel, la donation à la Pentecôte ou mission temporelle de l'Esprit. De cette double mission temporelle procède la mission de l'Eglise. A ces missions s'ajoutent les missions invisibles dans les âmes. L'origine trinitaire de la mission et son point d'origine dans le Père apparaissent donc clairement.⁸

On rejoint ici en d'autres mots la définition du début où l'on parlait de la *délégation de quelqu'un*

pour faire quelque chose: la mission s'origine donc dans le Père, passe par la génération du Verbe, la mission du Verbe incarné qu'est l'Incarnation, et revient au Père par l'Esprit. Celui qui envoie est le Père et c'est la seconde personne de la Trinité qui est envoyée. Cet envoi est aussi donné à des hommes qui dès lors ont à continuer le mandat: les missionnaires.

En théologie, la notion des missions est envisagée non pas tant sous l'aspect de la foi à proposer que sous celui de l'Eglise à fonder et à stabiliser. Théologiquement la mission se définit: « l'activité ecclésiastique d'implantation et de stabilisation des Eglises particulières chez les acatholiques »⁴. Cette définition est essentielle puisqu'elle contient le genre et la différence spécifique de la chose définie: le genre, activité ecclésiastique, signifiant l'Eglise; et la différence spécifique, implantation et stabilisation des Eglises particulières, signifiant l'objet formel ou fin propre de cette activité; enfin en une seule définition le Père Rétif nous présente ces deux notions: dogmatique et théologique:

La mission est l'activité spirituelle, née du mouvement trinitaire, qui consiste à prêcher l'Evangile aux non-chrétiens et à instaurer chez eux, d'une façon indigène et stable, toute l'économie chrétienne, en vue de les sauver, d'achever le Corps Mystique du Christ et de procurer la gloire du Père par le Fils dans l'Esprit.⁵

Nous avons retrouvé, croyons-nous, dans ces définitions ce que recouvrent ces termes... missions et missionnaires... dans la langue chrétienne.

Mais depuis quelques années n'assistons-nous pas à une certaine inflation du mot Mission et cela n'a-t-il pas entraîné une dévaluation? Ce mot ne choque-t-il pas les peuples des Eglises en formation?

Dans un chapitre intitulé *Le mot « Mission »* le Père Loffeld nous présente ce problème actuel de l'usage du terme mission:

Au cours des siècles le mot de mission a entraîné dans son sillage toutes sortes de significations accidentelles assez fâcheuses; il a fait penser à une conquête armée, il a suggéré l'idée de martyr, il a eu le goût amer d'exploitation et de mauvais colonialisme et à l'état actuel il évoque encore un certain « paternalisme » d'une part et une infériorité culturelle et raciale d'autre part. Aussi, des peuples civilisés demandent par voie diplomatique de ne plus dénommer « territoire de mission » leur pays...⁶

l'auteur ajoute:

Cette maturation (vers l'état adulte) se marque actuellement jusque dans notre vocabulaire qui tend à remplacer de plus en plus le mot « mission » par l'expression « Jeunes Eglises »...⁷

Toutes ces représentations annexes entachent, dit-on, le mot mission. « L'emploi trop libre de ce vocable, dit Koster, a coiffé ce mot vénérable d'un coloris folâtre et embrouillé, de sorte qu'il est devenu difficile de découvrir, dans une pénombre toujours fluctuante, sa véritable splendeur »⁸.

Mais le Père Loffeld reprend « qu'il ne faut pas toucher au mot, ni en l'éliminant, ni en l'élargissant, car qui touche au mot touche à l'idée et à la réalité avec lesquelles il s'est quasi... identifié »⁹. Et il cite Shakespeare qui fait dire à Juliette:

*"What's in a name? that which we call a rose
By any other name would smell as sweet..."*

Y a-t-il une solution à ce problème? C'est encore au Père Loffeld que nous nous référons.

Le baume du mot mission que certains rejettent ou affaiblissent lui vient du sang des martyrs et de la sueur des milliers de hérauts de l'Evangile, bâtisseurs d'Eglises. Enfin et surtout, ce symbole linguistique est chargé de la perception vive du danger mortel dans lequel vivent encore les peuples sur plus de la moitié du globe habité: L'Eglise vivante dans les fidèles ne peut renoncer à sa grande mission à leur égard, sous peine de rejeter la mission même du Verbe, et celle du Saint-Esprit. C'est cette vue angoissante, nous mordant jusqu'au remords, comme a dit le Père Rétif, qui confère au vocable son caractère de « signal », son appel au sacrifice, sa force enthousiasmante, son élan inspiré, son aiguillon irrésistible, son envergure catholique. Il faut continuer à en user et cesser d'en abuser.¹⁰

Mission de l'Eglise

« L'Eglise vivante dans les fidèles ne peut renoncer à sa grande mission à leur égard... » venons-nous de voir. Quelle est cette grande mission de l'Eglise?

Il est vraiment dommage que les encycliques missionnaires soient pratiquement restées ignorées du public chrétien. A les parcourir on voit se préciser la mission même de l'Eglise: « amener tous les hommes à participer au salut de la Rédemption en étendant le royaume du Christ à la terre entière »¹¹.

Le Collège de la Propagande

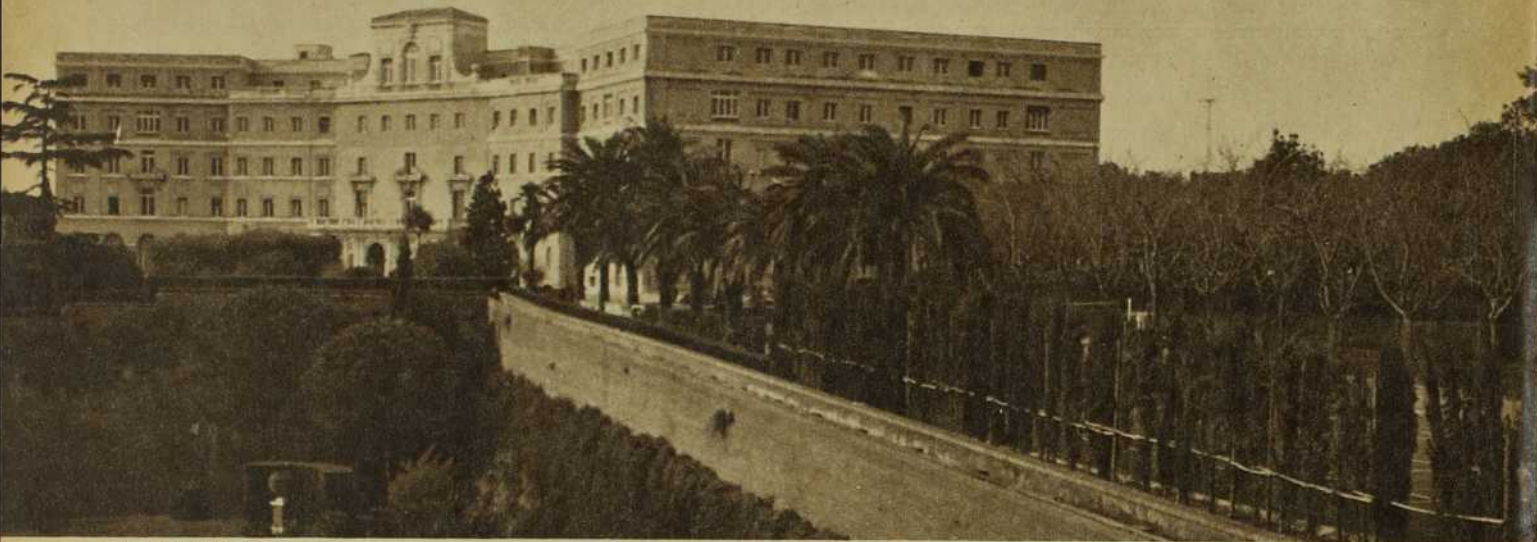


Photo: ATTUALITA

Ces Collèges ont favorisé l'avènement des jeunes Eglises par la formation de prêtres autochtones.

Le Collège Saint-Pierre-Apôtre



L'un des plus importants de ces documents, l'encyclique de Pie XI *Rerum ecclesiae* (1926), situe l'apostolat missionnaire dans son cadre général, la mission même de l'Eglise:

Pourquoi donc les missions, nous vous le demandons, si ce n'est pas pour établir et fonder solidement l'Eglise de Dieu dans ces immenses régions? Et comment l'Eglise sera-t-elle constituée aujourd'hui parmi les non-chrétiens, si ce n'est par tous les éléments dont elle fut constituée autrefois chez nous, à savoir par les fidèles, le clergé, les religieux et les religieuses de chaque nation.¹²

Ainsi le but précis est l'institution et la stabilisation de l'Eglise dans la terre de mission; les éléments de cette stabilisation de l'Eglise sont les mêmes qui jadis ont formé l'Eglise dans les pays que nous habitons: à savoir par les fidèles, le clergé, les religieux et les religieuses de chaque nation; et la fin propre de la mission de l'Eglise c'est de rendre les hommes participants au salut de la Rédemption, c'est d'établir, de dilater le royaume du Christ.

Mais il existe une hiérarchie des chefs immédiatement responsables de l'apostolat. Le Père Champagne, missiologue, fait partir toute l'activité missionnaire de l'Eglise du souverain pontife « le premier et le plus élevé détenteur du droit et du devoir missionnaire de l'Eglise ». Pour faciliter sa tâche, le Saint-Père divise le monde en circonscriptions qu'il confie au soin immédiat d'évêques, de vicaires ou de préfets apostoliques. A leur tour ces chefs s'associent des collaborateurs dans la personne des prêtres, des religieux et religieuses et des laïcs chrétiens. Tous participent à la mission apostolique de l'Eglise mais chacun le fait d'une manière spéciale. Le Cardinal Suenens montre très bien cette participation quand il dit:

L'apostolat est une œuvre communautaire. La christianisation du monde, en profondeur comme en étendue, n'est pas confiée aux prêtres seuls, mais aux prêtres, à leurs auxiliaires et aux laïcs ensemble. Leur union forme l'Eglise, en état de mission, chargée de transmettre le salut au monde. Cette coopération est essentielle, et tout doit être mis en œuvre pour la porter à son plus haut degré d'efficacité. L'apostolat sacerdotal, religieux et laïc constituent un tout organique.¹³

S. S. Pie XII, dans son encyclique de 1951 *Evangelii præcones*, tout en affirmant avec autant de vigueur que ses prédécesseurs le même concept

missionnaire, marque aussi l'importance d'une hiérarchie propre, choisie parmi les habitants du lieu:

Le but dernier auquel les missions doivent tendre – et qu'il faut toujours avoir sous les yeux – c'est que l'Eglise soit fermement et définitivement établie chez de nouveaux peuples, et qu'elle y reçoive une hiérarchie propre, choisie parmi les habitants du lieu.¹⁴

S. Em. le Cardinal Pietro Agagianian, Préfet de la Propagande, posant la première pierre du Collège de Philosophie, filiale de la Propagande.



Cet essor remarquable du clergé local et l'institution d'une hiérarchie propre au pays ne signifient-ils pas la fin de l'activité des missionnaires étrangers et leur départ imminent des régions qu'ils ont évangélisées et organisées jusqu'à en faire des Eglises? Les missionnaires ont-ils encore une mission?

L'encyclique *Princeps pastorum*, charte de l'apostolat contemporain promulguée le 28 novembre 1959 par Jean XXIII, répond à ces questions. A la fin de la première partie, le pape Jean invite « à rendre grâce à Dieu de ce qu'ont surgi dans les terres de missions ces nombreux et excellents évêques et prêtres, nos frères et nos fils en qui nous mettons notre espoir »¹⁵. Puis il ajoute:

Les chrétientés où se trouvent encore des missionnaires, alors même qu'elles sont gouvernées par une hiérarchie propre, continuent d'avoir besoin de l'aide de ces missionnaires venus d'autres pays... soit en raison de l'étendue des territoires, soit en raison de l'accroissement des fidèles, soit enfin en raison de la multitude des païens restant à évangéliser.¹⁶

Loin de penser que les missionnaires n'ont plus aujourd'hui de mission, il faut plutôt souligner la nécessité de la présence et du travail des prêtres étrangers, car le clergé missionnaire doit s'unir au clergé local et « ... tous doivent travailler dans la concorde fraternelle et dans une sincère charité... qu'ils soient tous *un coeur et une âme*, reconnaissants de l'aide mutuelle qu'ils se donnent... »¹⁷. Le travail poursuivi ensemble par les missionnaires étrangers et par les prêtres locaux est une preuve de « réalisme » apostolique. L'ère des missions n'est donc pas finie ni l'évangélisation terminée. Non, il faudrait au contraire que quelque chose de formidable soit mis en branle pour secouer la chrétienté tout entière, car « la tâche surhumaine de l'évangélisation des païens n'est possible que si tous les chrétiens la prennent en charge en formant des communautés fraternelles, dynamiques, engagées avec leurs prêtres »¹⁸.

Vocation missionnaire

Alors si tous les chrétiens, de par leur baptême, doivent être missionnaires il n'y a plus de nos jours, de vocation spécifiquement missionnaire?

Tout dépend de ce qu'on entend par « être missionnaire ». Il est certain qu'il faut croire à la vocation apostolique de chaque baptisé, mais le Père Bouchard nous met en garde contre une telle attitude:



Photo: Felici

Vieille et jeune Eglises admises au Sacré Collège.

Si la mission de l'Eglise, comme sa vie eucharistique, concerne tous les chrétiens, elle ne les concerne pas tous au même degré ni de la même façon. L'esprit missionnaire est identique à l'être chrétien parce qu'il est un besoin et un devoir qui jaillissent spontanément de la foi et de la charité. Un chrétien n'est pas chrétien s'il ne porte pas, d'une façon ou d'une autre, le souci missionnaire de l'Eglise. Il lui revient d'être missionnaire mais il ne lui appartient pas d'être un missionnaire: ceci suppose vocation et envoi spécial.¹⁹



LL. EE. les Cardinaux Maurice Roy, Primat de l'Eglise canadienne, et Paul Zougrana, Archevêque de Ouagadougou

Et l'auteur apporte à l'appui le passage de l'épître aux Ephésiens (IV, 4, 7, 11-13) où saint Paul parle de la diversité des fonctions et des dons dans l'unité d'un même esprit pour réaliser la plénitude du Christ.

Le Père de Montcheuil, l'un des premiers peut-être à rappeler que l'activité missionnaire de l'Eglise n'était pas l'affaire de quelques spécialistes, expliquait ainsi sa pensée:

Cela doit évidemment se comprendre. Il n'est pas question d'imposer à chacun la même tâche spécialisée, d'envoyer tout le monde « aux missions ». Quelques-uns sont appelés à quitter tout: patrie, famille, amis, pour travailler effectivement dans une mission lointaine. C'est là une des formes les plus hautes de l'apostolat chrétien...²⁰

Une dernière question que l'on pose souvent aux missionnaires c'est: « Pourquoi chercher si loin des âmes à sauver? Il y en a des milliers chez nous! »

Il faut distinguer d'abord « mission externe » et « mission interne ». La première

...porte l'Évangile à des groupes humains dont l'histoire n'a jamais encore enregistré de contacts avec l'Évangile ou alors de façon tellement lointaine qu'il n'en reste plus aucune trace dans leur culture ou leur psychologie. La deuxième est une mission seconde qui vise à restaurer les effets ou à réparer les imperfections d'une évangélisation antérieure dont il reste maintes traces, positives ou négatives, dans la psychologie des gens.²¹

La mission externe consiste avant tout à construire l'établissement de salut et non pas à sauver des âmes. Or chez nous l'Église est installée et visible. Tous ceux qui le veulent peuvent trouver une église ouverte, un prêtre pour les absoudre, un livre religieux pour s'instruire et les sacrements pour les fortifier. Ces conditions n'existent pas encore dans des pays immenses. Le Père Charles, dans ses *Dossiers de l'action missionnaire*, dit bien que « le missionnaire ne prétend pas forcer à boire ceux qui préfèrent mourir de soif à côté des sources jaillissantes; il veut faire jaillir les sources de salut là où règne le désert sans eau et où les âmes meurent de soif, faute de moyens normaux de se désaltérer ».

Peut-être objectera-t-on que la prédication de l'Évangile est moins assurée d'efficace et son annonce plus aléatoire dans les missions intérieures. Il faut admettre que le travail des missions internes n'est pas facile. On est durci, blasé, et la nouveauté ne joue plus; l'Église, on la connaît et pour plusieurs, elle est un sujet de tentation. Que de préjugés voilent les signes qui devraient accréditer la Parole! Mais les missions externes, dans la fraîcheur des grâces neuves, n'en sont pas pour autant moins délicates, moins exigeantes que la mission de seconde évangélisation, car la qualité de ses apôtres marque souvent pour des siècles le visage et les chances des chrétientés.

Ici comme pour le problème posé par la présence de missionnaires en pays de mission, un mot, un seul, apportera la solution UNITE. Jean XXIII paraît hanté par le souci d'unité et de collaboration. Il semble qu'il ait, très vif, le sens de la visibilité de l'unité de l'Église:

Jésus n'a pas institué plusieurs Églises, mais une seule Église, qui n'est pas l'Église vénitienne, ou grecque, ou slave, d'après le

nom de chaque nation mais une Église apostolique et universelle... Donc pas de divisions ou de subdivisions. Nous tous qui vivons sous le ciel, nous sommes tous catholiques de la même manière.²²

Pouvons-nous encore présenter un tel paradoxe: Missionnaires sans mission? Il semble que non, alors qu'on a vu que la fin propre de l'Église c'est la mission; et la mission c'est de rassembler toute l'humanité en un seul peuple de Dieu, vivant de la vie même de la Trinité. Comme le Fils a été envoyé par le Père pour sauver les hommes, l'Église a reçu la même mission que le Christ: porter la vie divine à toute l'humanité.

La mission est encore d'actualité puisque l'Évangile n'est pas instauré d'une façon stable dans toute l'humanité. Selon Jean XXIII: « Quand nous nous demandons comment transmettre les richesses surnaturelles de l'Église à ces pays où la lumière de l'Évangile n'a pas encore pénétré profondément, nous avons devant les yeux beaucoup de régions diverses; dans les unes, les moissons grandissent, se fortifient et viennent à maturité; dans d'autres enfin, les communautés chrétiennes sont en butte aux persécutions des ennemis de Dieu et de Jésus-Christ, et saccagées; la semence de la parole de Dieu s'y trouve étouffée, écrasée. Mais partout nous éprouvons l'impérieuse nécessité d'offrir aux âmes, de la meilleure manière possible, le salut éternel; et de partout monte à nos oreilles la prière: « Viens à notre aide ».

Références

- ² Jean Bouchard, S.J., *Notes de Cours*, D 26
- ³ André Rétif, *La Mission*, p. 24
- ⁴ Fernand Jetté, o.m.i., *Qu'est-ce que la missiologie?* p. 51
- ⁵ André Rétif, *Initiation à la mission*, p. 20
- ^{6, 7, 8, 9, 10} Edouard Löffel, C.S.Sp., *Le problème cardinal de la missiologie et des missions catholiques*, pp. 365, 369, 370
- ¹¹ Pie XI, *Rerum ecclesiarum*, ASS, 1926, p. 65
- ¹² *Le Siège Apostolique et les missions*, v. I, p. 85
- ¹³ Mgr Léon-Joseph Suenens, *L'Église en état de mission*, p. 146
- ¹⁴ *Le Siège Apostolique et les missions*, v. II, p. 205
- ^{15, 16, 17} Jean XXIII *Princeps pastorum*, pp. 28, 30, 31
- ¹⁸ *Mission sans missionnaires*, dans SPIRITUS, p. 237
- ^{19, 21} Athanase Bouchard, C.S.Sp., *Où en est l'idée missionnaire?* dans SPIRITUS, no 20, pp. 301, 306
- ²⁰ Yves de Montcheuil, S.J., *Aspects de l'Église*, p. 166
- ^{22, 23} Jean XXIII, *Princeps pastorum*, texte et commentaire de André Rétif, --, 168, 24.

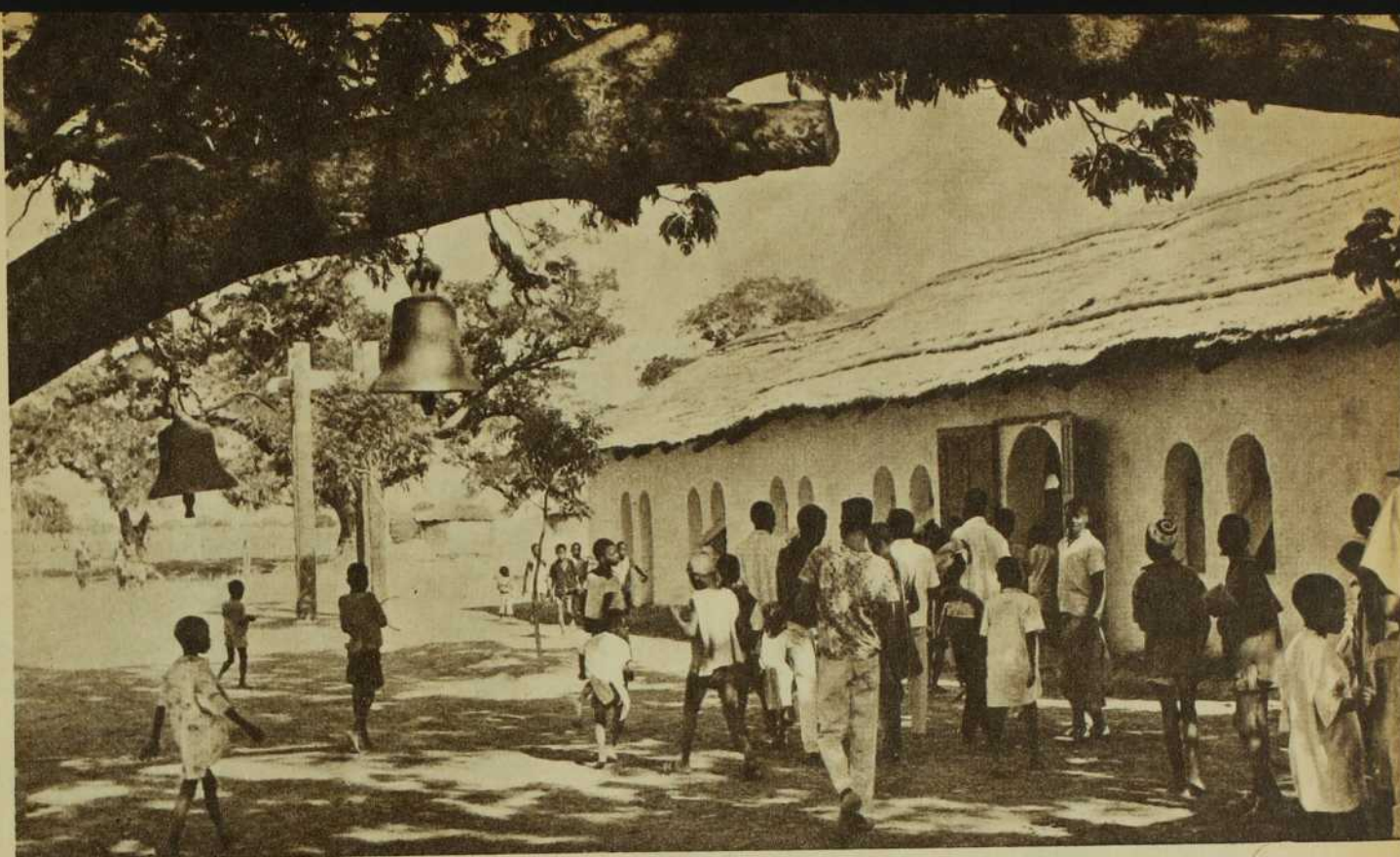


Photo: *Vivante Afrique*

Un dimanche en succursale de Fada, Haute-Volta.

LA REFORME DE LA LITURGIE EN AFRIQUE

par *Simon Kiba, directeur « d'Afrique Nouvelle »*

En principe les Africains n'ont aucune difficulté à accepter le dogme catholique, car il est nettement en avance sur leurs croyances traditionnelles et il conserve la croyance à un Dieu unique. En ce qui concerne la liturgie, c'est autre chose. En effet, les premiers baptisés d'Afrique Occidentale notamment ont vu dans les rites romains quelque chose de fixé une fois pour toutes. On ne comprenait pas le latin, mais on y restait fidèle. Il est vrai que les premiers catholiques d'Afrique ont dû en majorité avoir du courage pour affronter l'opinion publique.

On ne se rend pas très bien compte toujours que le catholique africain vient du fétichisme. Or l'animisme implique une véritable liturgie: naissance, mariage, semailles, récoltes, funérailles, comportent des rites qui sont directement rattachés à la conception que l'Africain a de l'Univers et de la destinée de l'homme. Cet homme animiste qui vient au catholicisme, même s'il ne comprend pas tous les rites et tous les gestes de la messe, du baptême, des funérailles chrétiens, sait que ceux qui les appliquent pensent à l'homme mis dans l'univers pour connaître, aimer et servir Dieu.

En ce qui concerne les Africains venant de l'Islam, la question liturgique est plus facile à com-

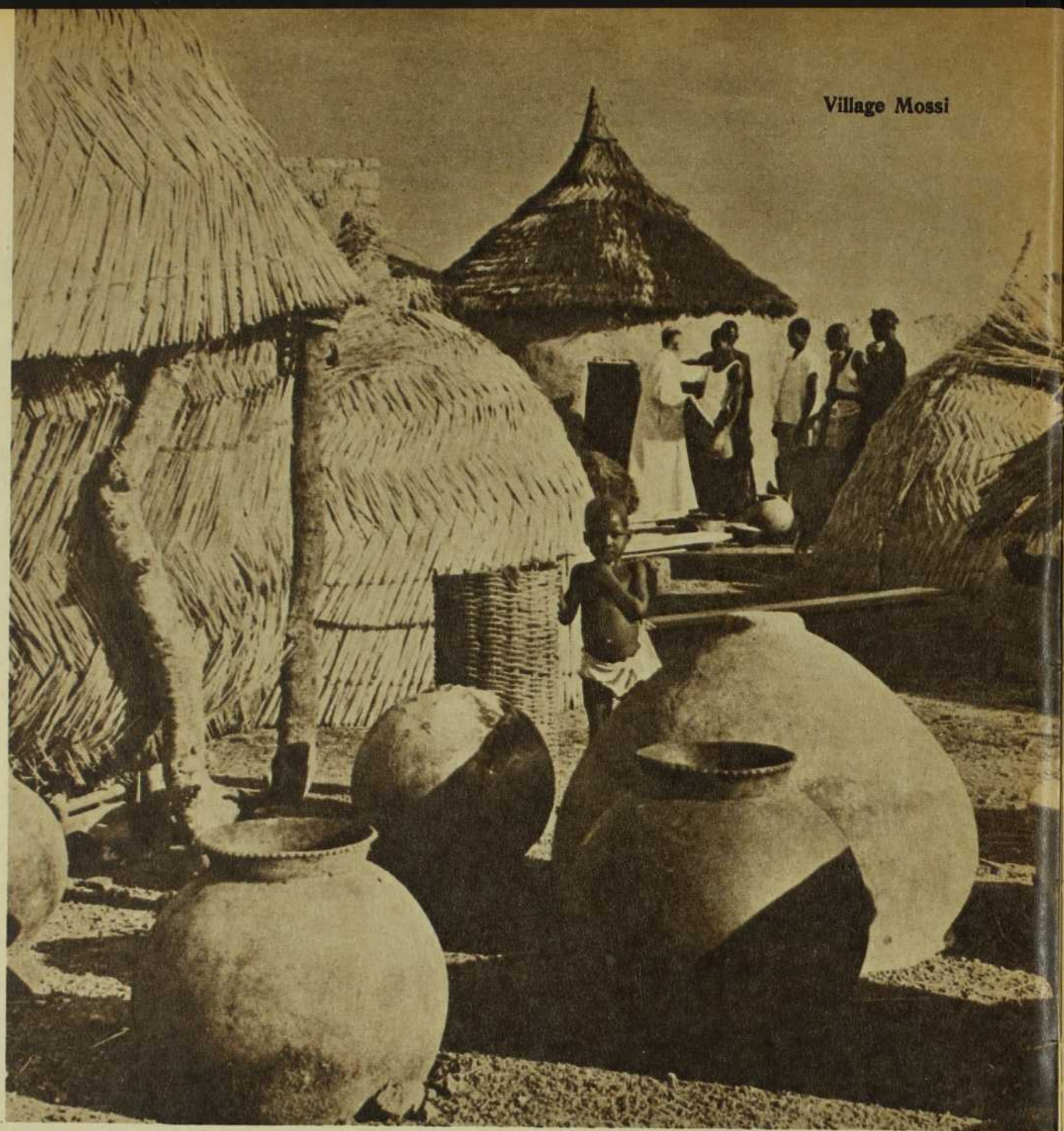


Photo: *Vivante Afrique*

prendre, car la prière dans l'Islam est une chose assez simple, et les rites qui entourent les grands événements de la vie font surtout référence à l'existence de Dieu et à la vénération de Mahomet.

Pour la grande masse africaine donc, la réforme de la liturgie demande un effort d'adaptation qui n'a pas le même sens que dans les vieilles chrétientés.

Le fonds naturel africain demande une liturgie où le peuple participe

Dans les cérémonies africaines, le peuple entier participe. Qu'il s'agisse d'une naissance, d'un mariage, de funérailles ou d'une simple fête, chacun à sa place, dans son groupe, participera à ce qui se fait. La parole, si elle est donnée au plus ancien,

sera entièrement approuvée par l'assemblée. Si pendant une cérémonie un étranger survient au village, il est doublement le bienvenu. C'est ainsi qu'il arrivera encore dans les villages mossi que le voyageur qui tombe sur la naissance d'une fille peut se la voir attribuer comme future femme. En cas de funérailles, d'un vieux, toute la famille et toutes les personnes alliées prennent le deuil, même si le lien de parenté remonte à Adam. La participation est d'ailleurs effective et l'on peut la subdiviser en trois temps qui correspondent à la messe. En effet, il y a toujours le temps de la parole, le temps du sacrifice et le temps où l'assemblée tire les leçons de la *liturgie* qui s'est déroulée.

Le temps de la parole correspond à la vocation soit des anciens soit de la grande famille de l'ancêtre. C'est à lui qu'il appartient d'expliquer le sens de ce qui va se passer. C'est à lui de rappeler les mérites d'un mort ou d'un fait célèbre. Il dira donc à la fin qu'il était normal et même nécessaire de convoquer tout le monde.

Puis vient le moment du sacrifice, car toute *liturgie* animiste comporte un sacrifice qui peut simplement être de l'eau de farine versée à terre ou un animal immolé sur une pierre. De toutes façons tous ceux qui sont là savent qu'ils sont solidaires et acceptent par avance tous les effets du sacrifice.

La troisième partie consiste à consommer la plupart du temps l'objet sacrifié en partie. Ensuite on se répandra dans le village où il sera question du sujet de la réunion toute la journée.

La liturgie catholique peut donc être adaptée à l'Afrique

Il est possible que certaines vieilles personnes voient une véritable participation des fidèles dans la messe telle qu'elle était dite avant la réforme liturgique, mais les jeunes seront certainement attirés par les rénovations essentielles. En effet, il ne faut pas oublier que même si ces jeunes, élites ou non, ne sont pas toujours imprégnés de la pureté de la tradition africaine, il leur en reste une nostalgie certaine.

L'enseignement de l'Episcopat africain rejoint d'ailleurs ce naturel africain. Ainsi quand l'Africain prie, il sent mieux peut-être qu'un habitant de grandes villes européennes la fraternité humaine qui lie tous les hommes.

Dans son mandement de carême, l'Archevêque de Cotonou, Mgr Gantin, le rappelle avec force: « Quand nos familles se réunissent pour une fête, l'habitude est de n'écarter personne de la réjouissance commune. Au contraire, nous accueillons même très volontiers les étrangers pour qu'ils fêtent avec nous. Ce sens de l'accueil s'exprimait déjà dans notre prière par le souci que nous avons de prier avant le sermon ou après la messe pour les besoins de toute l'Eglise et de nos paroisses. »

Une réforme qui intéresse tout le monde

D'ailleurs la réforme liturgique en Afrique n'a pas été le seul fait de la Hiérarchie. C'est ainsi qu'en Haute-Volta, il a été fait appel à toute la chrétienté pour traduire le missel dans une des langues les plus courantes. La traduction a été confiée tant aux prêtres qu'aux laïcs. Ces derniers sont des catéchistes, des intellectuels, de simples chrétiens, des religieuses, etc....

Le but recherché par tous ces efforts, l'Episcopat du Sénégal l'a défini le 13 février dernier: « Nous vous demandons instamment d'entrer de plain-pied dans le renouveau liturgique... vos Prêtres... vous présenteront nos directives à ce sujet et sauront faciliter votre participation harmonieuse et prudente à une vie liturgique dont la beauté et la richesse ne pourront plus vous échapper. »

Conclusion

Il est certain que même avant la réforme liturgique, une messe dans la brousse africaine avait un autre cachet que dans les villes d'Europe ou d'Amérique, mais avec la réforme, l'homme africain se sentira encore plus près de Dieu soit qu'il le glorifie, soit qu'il demande le pardon de ses péchés, soit qu'il participe au sacrifice.

Il n'est pas à craindre, même en paraliturgie, que le sens chrétien catholique de l'Africain ne s'érousse parce qu'il fait appel à sa tradition propre. Ainsi cette procession au cimetière le 2 novembre dans une paroisse de la brousse africaine où en langue du pays on a exprimé la douleur du grand départ, l'espérance d'une vie future avec accompagnement de cris funèbres, d'acclamation de la Croix et de sabres luisants au soleil. Comme l'a dit le Curé: « Nous n'avons rien bouleversé, mais nous avons essayé de traduire en langage africain la procession au cimetière ».



L'église San Augustin, de Cebu, la plus ancienne des Philippines, où l'on conserve la statue du Humabon, lors de son baptême le 14 avril 1521. Le couronnement du



Santo Nino, cadeau de Magellan à l'épouse du rajah
Santo Nino marqua les fêtes du 4e centenaire.



LES FÊTES DE CEBU

par Sr Claire-de-l'Eucharistie¹, m.i.c.

Le Santo Nino de Cebu avait décrété que les filles de Mère Marie-du-Saint-Esprit — qui célébraient incidemment le centième anniversaire de naissance de leur fondatrice — iraient au congrès eucharistique commémorant à Cebu le quatrième centenaire du christianisme aux Philippines.

Des semaines à l'avance, l'on avait parlé d'une délégation de Missionnaires de l'Immaculée-Conception: il convenait, semblait-il, que notre Société riche d'un bon nombre de sujets philippins prit part aux démonstrations nationales. Mais le projet avait rencontré des obstacles sérieux: le problème de l'hospitalité dans une ville surpeuplée pour la circonstance, et cet autre du manque de places à bord des navires et des avions.

Mais voici qu'un bon matin, peu de jours avant l'ouverture des fêtes, un appel téléphonique d'urgence nous avertissait que trois places se trouvaient libres dans un avion qui devait décoller en moins de deux heures... Les trois déléguées choisies: une Philippine, Sr Jose Andres², une Chinoise, Sr Rose Mary³, et une Canadienne, moi-même, eurent tout juste le temps de boucler leurs malles.

¹ Claire Fontaine, Québec

² Digna A. P. Magtibay, Calapan, I.P.

³ Mary Tan, Manille, I.P.



Le « temple » où se déroulèrent les manifestations du congrès eucharistique.

S. Em. le Cardinal Ildebrando Antoniutti, légat du pape, couronnant le Santo Nino.

Reproduction de la galère miniature qui apporta d'Espagne le Santo Nino.

Au ralliement de la Jeunesse, S. Exc. Mgr Fulton Sheen enflamma par sa parole chaude et vibrante une foule de 50,000 étudiants.



A midi nous étions à Cebu. Dès l'aéroport, on nous entoura de ces délicates attentions, caractéristiques de l'hospitalité philippine aussi bien que chinoise. Organisation parfaite: les autorités civiles avaient prêté leur entière collaboration aux autorités religieuses. Dans leur accueil aux visiteurs les citoyens observaient ce mot d'ordre: que tous se sentent membres de la même famille pour chanter d'un seul cœur, d'une seule voix, les gloires du Santo Nino.

Une piété profonde marqua les cérémonies; incalculable fut le nombre des confessions et des communions. Ni les ardeurs du soleil, ni la fatigue des longues marches, ni la pluie fine matinale, rien n'arrêta la ferveur populaire. Chacun, par sa présence et son attitude, désirait témoigner de sa foi et de sa gratitude pour le bienfait immense apporté aux Philippines, il y a quatre siècles.

Chaque journée s'ouvrait par des processions pénitentielles pour des groupes déterminés. Les

cortèges aboutissaient au *Temple*, centre des manifestations du congrès, où se célébrait également la messe pontificale.

C'est au cours d'une de ces messes solennelles que le Président de la République, M. Diosdado Macapagal, à la tête de quelque 200,000 personnes, consacra les Philippines au Christ Roi: « Nous désirons, dit-il, vous remercier pour les grâces reçues, offrir réparation pour les erreurs du passé, implorer humblement votre assistance pour l'avenir.» Il exprima la reconnaissance de la nation pour la lumière de la foi dont elle a le privilège unique en Extrême-Orient. Reconnaissance aussi pour la beauté et la fertilité de la terre philippine... pour le climat de liberté et de dignité qui y règne, seul climat en harmonie avec la grandeur de l'homme créé à l'image de Dieu.

Le Président pria S. Em. le Cardinal Ildebrando Antoniutti, légat du pape, de transmettre à S. S. Paul VI « la promesse du peuple philippin de garder

un fidèle attachement aux principes chrétiens parce qu'une nation sans valeurs spirituelles ne peut longtemps demeurer forte ».

Evoquant les origines de la nation, il rappela que l'homme blanc venu aux Philippines quatre siècles plus tôt y a joué le rôle du soldat ou du missionnaire. « Tous deux, et le soldat et le missionnaire, remarqua M. Macapagal, ont travaillé avec zèle et courage. Le soldat mit trois cents ans à achever son rêve de conquête. Et tout ce temps, les Dagohoys et les Silangs, d'entre nos gens, le harcelèrent. Et pour finir, les Aguinaldo et les Bonifacio l'emportèrent sur lui.

« Le missionnaire mit à peine cinquante ans à accomplir sa tâche. En ce bref délai il baptisa le gros de la population. Il arrosa avec amour la semence du christianisme, et le grain leva, fleurit, porta un fruit riche, doré et délicieux.

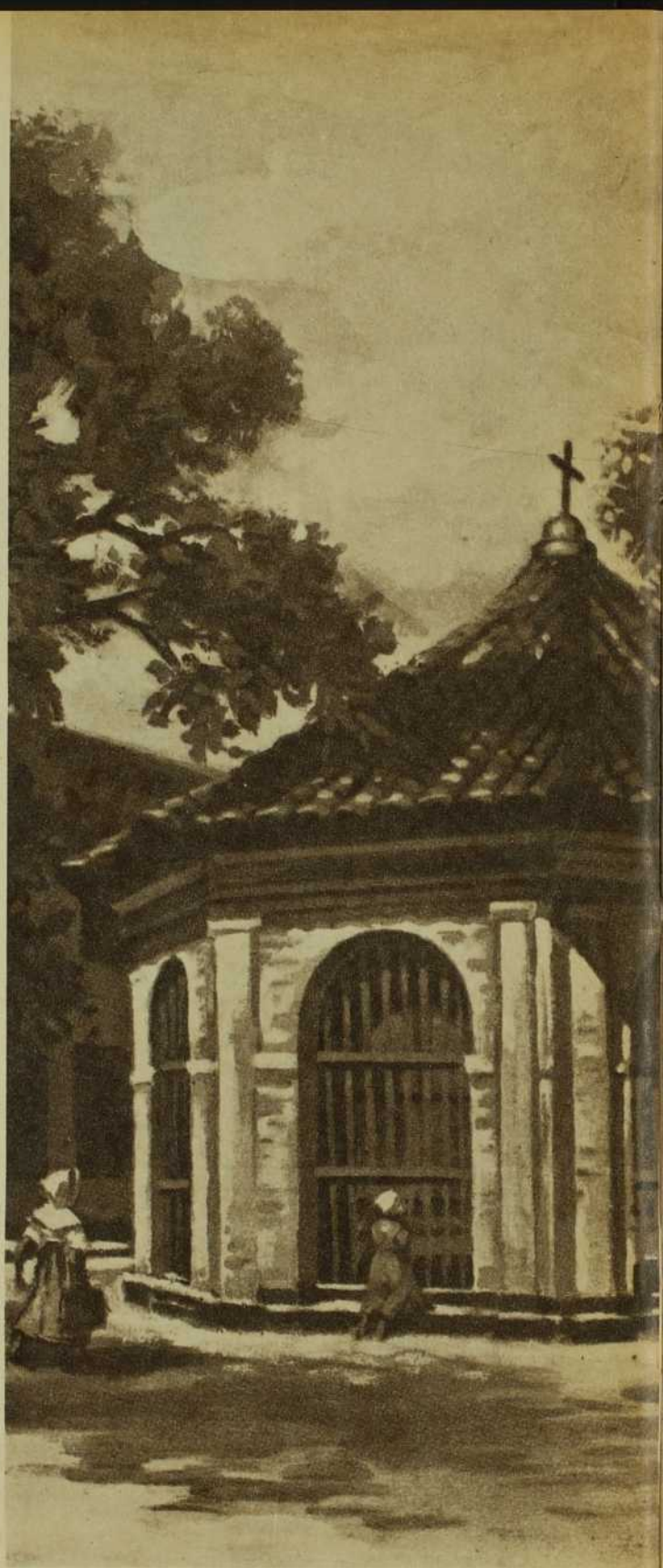
« Le soldat constitua des garnisons et bâtit des forts, mais les garnisons se sont évanouies et les forts écroulés. Le missionnaire construisit des églises et des écoles; les églises continuent d'exister et les écoles de se développer. » Le Président tira alors cette conclusion qu'il considère comme la principale leçon du quatrième centenaire: « L'épée a fondu... mais la croix demeure. »

Lors du dîner qu'il offrit au Cardinal Légat, à l'Hôtel Magellan, le chef d'Etat promit d'écartier tous les obstacles à l'enseignement de la religion dans les écoles publiques et de faire de l'instruction religieuse optionnelle, prévue dans la Constitution, « une réalité vivante et active plutôt qu'une simple loi morte ».

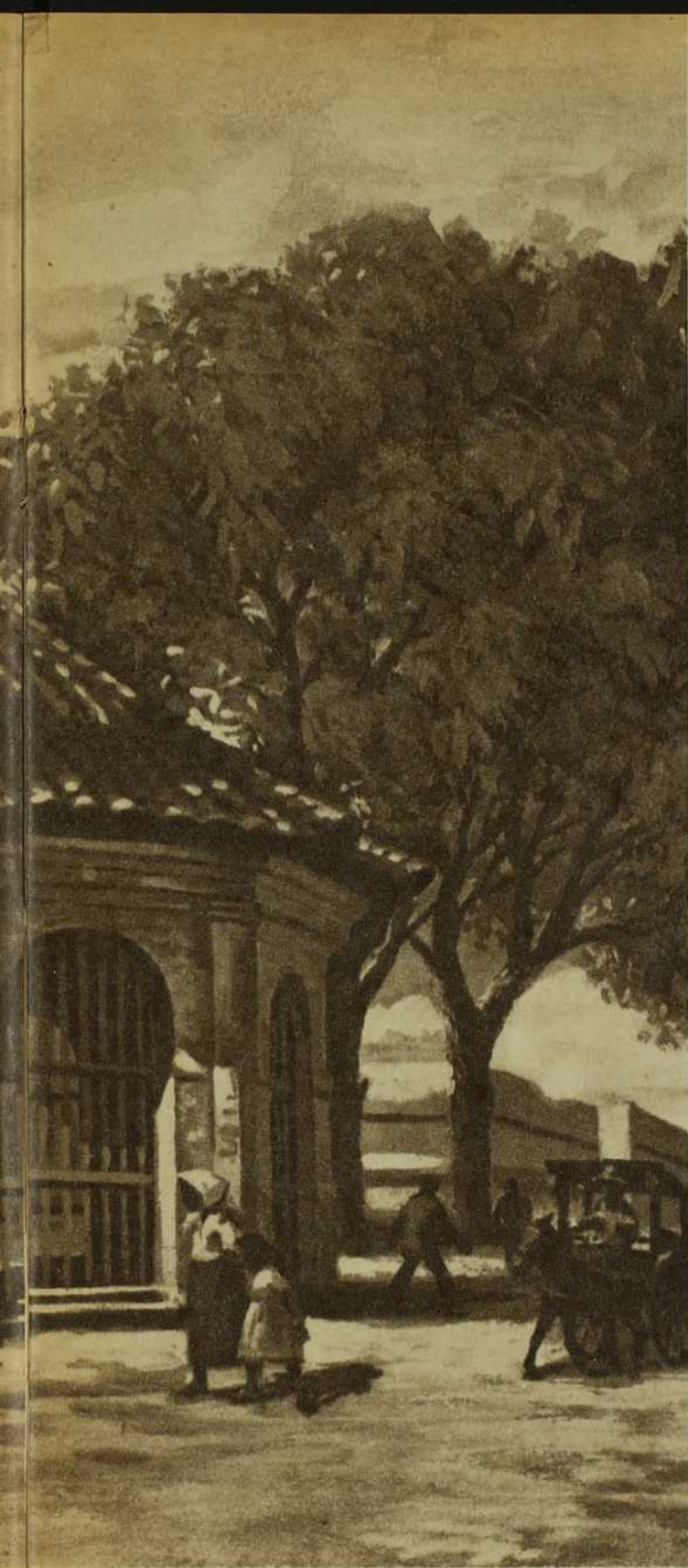
Le programme du congrès nous tint en haleine du matin au soir. Dans la matinée, conférences sur la liturgie par des experts; l'après-midi, heure sainte prêchée; le soir, pageants historiques illustrant le développement de la religion aussi bien que de la culture en général dans les îles. La chorégraphie souligna l'apport enrichissant des différentes races à la culture philippine. Les plus fameuses performances furent le drame dansé *The Santo Nino* dirigé par le R. P. James Reute, S.J., et le jeu, *Facettes de l'Histoire des Philippines*, présenté par l'Université San Augustin d'Iloilo City.

Nous eûmes le bonheur d'entendre des conférenciers de renommée mondiale comme le R. P. Patrick Peyton, l'apôtre du Rosaire, et Mgr Fulton Sheen, évêque auxiliaire à New York et directeur national de la Propagation de la Foi.

Au Ralliement de la Jeunesse, le célèbre évêque américain enflamma par sa parole 50,000 jeunes



Kiosque renfermant à Cebu la croix



plantée par Magellan.

munis d'une croix de bambou de forme et de dimensions symboliques. Il créa un suspense lorsque ayant demandé: « Où est le Christ? » il répondit lui-même pointant sa croix de bambou vers l'assemblée: « Vous êtes le Christ! » Il déplora que le christianisme ait enlevé le Christ de la croix et que le communisme ait ramassé la croix par la discipline, l'obéissance et le sacrifice pour une commune cause: « Le communisme est la croix sans le Christ et son symbole est le poing fermé de la haine... J'en appelle à la jeunesse d'ouvrir ce poing fermé de la haine qui cloua le Christ à la croix, afin que le monde ressente de nouveau l'embrassement du Christ. »

Les jeunes ovationnèrent l'ardent orateur et se consacrèrent au Christ. Une mer de croix s'élevèrent et s'agitèrent pendant le chant *An Army of Youth* surtout à ce passage *The Cross our only sword* (la croix, notre seule épée).

La nuit précédente, Mgr Sheen avait su émouvoir la masse des 300,000 hommes réunis pour l'heure sainte et la messe de minuit. Les confessionnaux avaient été littéralement assiégés et 150 prêtres avaient distribué la communion.

C'est d'ailleurs chaque cérémonie religieuse qui porta ce cachet de foi vivante. Une atmosphère de recueillement vous imprégnait en dépit des vagues mouvantes de priants. On était touché jusqu'au cœur. On priait, on acclamait le Santo Nino, on reprenait le chant thème du congrès:

*Christ, Roi des Ages, nos Iles forment ton trône,
en cela nous nous glorifions.
Nous nous glorifions de t'appartenir.
A toi, notre patrie.
Devant toutes les nations nous prenons notre place.*

Il est impossible de prévoir les fruits de ces jours de réflexion communautaire sur ce trésor de la foi que les Philippines détiennent depuis quatre cents ans. Le quatrième centenaire ouvre sûrement l'ère de l'apostolat missionnaire philippin. C'est là le plus cher espoir du pape Paul VI, espoir qu'il a exprimé en ces termes dans son radiomessage à la nation, au soir de la clôture du congrès: « La position géographique et le destin historique de votre pays en Extrême-Orient, la splendeur de la vie religieuse de vos foyers, avec de nombreux autres titres que Nous pourrions énumérer, constituent autant d'appels et d'invitations à donner une expansion missionnaire croissante à votre sincère profession catholique. Nous connaissons le projet d'un séminaire pour les missions étrangères; par cette réalisation l'ardent Episcopat des Philippines accroche une broche d'or à ce centenaire et Nous le bénissons avec joie. »



DU COTE DE MAHABO

MADAGASCAR

Photo: Service général de l'Information de Madagascar

Mahabo est une coquette petite ville, l'une des plus développées du diocèse de Morondava. Ses rues pour la plupart goudronnées et ombragées d'arbres gigantesques, dont le kapokier, ont quelque chose d'imposant; ses maisonnettes aux abords bien entretenus annoncent l'ordre, la propreté. Les Indiens y tiennent des magasins assez bien garnis, et sous peu ses 350 familles bénéficieront du précieux avantage de l'électricité.

Plusieurs races s'y côtoient: les Betsileos, les Antandroys, les Sakalavas et les Baras qui dominent; en outre, des Indiens et quelques Français. Mais sur une population de 1,800 âmes, le chiffre des catholiques atteint tout juste 700. Pour les missionnaires, les consolations spirituelles n'abondent pas. Cependant la Mission catholique sème à grands jets d'espérance son « grain de sénévé ».

Jusqu'en 1939, le poste ne fut qu'une desserte. A compter de cette date et avec l'arrivée du premier curé résidant, le Père Cecil MacDonald, mission-

naire de la Salette, s'élève l'église en pierres actuelle. En 1943, le Père Paul Girouard le supplée et devient directeur de l'Ecole Normale des catéchistes sise à l'extrémité ouest du territoire de la Mission. Plus tard, un nouveau venu d'Amérique, le Père Joseph Silva, prendra à son tour la charge de la paroisse et jettera les bases de l'école Notre-Dame-de-la-Salette. Le projet d'alors, soumis à l'évêque de Morondava, se concrétise en 1963, grâce aux travaux du Père Joseph Burcklen et du Frère Cesle Scotoni. Aujourd'hui, c'est un plain-pied de six vastes pièces où danse le soleil.

Depuis septembre 1964, notre communauté, appelée dès les débuts à fournir le personnel enseignant, dispense l'instruction primaire à 165 élèves à majorité malgache, avec l'espoir d'atteindre le niveau secondaire. J'ai eu l'honneur d'être au nombre des pionnières avec Sœur Sainte-Félicité¹, Sœur Marie-Claire² et Sœur Saint-Fernand³.

¹ Thérèse Leblanc, Saint-Sylvère

² Marie-Claire Audy, Trois-Rivières

³ Fernande Gouge, Québec



Photos: Service général de l'Information de Madagascar

Si vous pensez que mon devoir est facile!

L'école de Mahabo





Baobab de Mahabo qui aurait sûrement fait éclater la planète du Petit Prince.



Maisonnette sakalava du côté de Mahabo

Photos: Service général de l'Information de Madagascar

Nous goûtons un réel bonheur au milieu des jeunes Mahabiens que nous aimons sincèrement et qui nous le rendent à merveille. Leur éducation semble plutôt facile: ils sont très gentils, avides de savoir, et ont bon esprit. Cependant la langue nous crée des difficultés. Comme nous avons étudié le *Merina*, malgache classique qui diffère notablement du *Sakalava*, dialecte local, nous avons peine à les comprendre. Nous souhaitons qu'un vent de Pentecôte décuple nos efforts linguistiques et surtout vienne dissiper les préjugés qui mettent obstacle à l'apostolat. Nous essayons d'inculquer le sens de

la prière à nos jeunes, mais cette attitude d'âme ne pénètre pas vite l'élément masculin. Les filles sont plus réceptives, entraînées par l'exemple d'un bon nombre de femmes fidèles à participer aux offices religieux. Nous espérons que le petit grain de sénévé jeté en terre depuis 1958 et fécondé par les sacrifices et le zèle des ouvriers évangéliques se développe vigoureux tels les baobabs que l'on voit le long de la route-piste Morondava-Mahabo, baobabs qui auraient sûrement fait éclater la planète du Petit Prince!

Sr Marie-de-l'Eucharistie, m.i.c.

(Carmen Langlois, Laprairie)

“La faim des Autres”



MADAGASCAR

C'est de grand coeur que nous reproduisons un article de M. Georges Rakotomanga, instituteur à notre école d'Ambohibary, article paru dans le journal « Lakroan Madagascar » et traduit du malgache par l'auteur lui-même, « pour vous ». A la suite nous publions un appel de Sœur Rose-Hélène Turgeon, m.i.c., en faveur de l'école d'Ambohibary.

Récolte de riz anéantie

Pleins d'inquiétude et de découragement, les 35,000 habitants du canton d'Ambohibary se trouvent menacés par la famine.

Pourquoi donc? Parce qu'à la suite des inondations fréquentes et de la grêle, la grande et fertile vallée de l'Illempona n'a rien produit cette année et ne produira rien avant mai 1966.

En certains endroits, les pluies continuelles accompagnées de vents violents et froids ont submergé le premier repiquage, abimant tout.

Durant le mois de mars, la pluie n'a jamais cessé, pas même une seule journée: elle a endommagé énormément le riz en floraison.

Le riz — un petit reste — repiqué en novembre laissait subsister quelque espoir, mais quand il fut mûr, aux alentours de Pâques, la grêle tomba à deux reprises, une grêle comme on n'en avait jamais vu à Ambohibary, grosse comme le gros orteil et qui écrasa la récolte restante. Quel spectacle navrant et désolant! la grande plaine tout entière ravagée! En quelques minutes tout avait été anéanti. Les gens poussaient des cris de désespoir et pleuraient à chaudes larmes devant leurs rizières.

Et la misère commença: le peu de maïs et de pommes de terre qui se trouvait dans les champs fut volé la nuit, car beaucoup n'avaient rien à manger.

On vend le peu qu'on possède et à bon marché (bœufs, porcs, canards, etc.) afin de se procurer du riz à 35 ou 40 francs le kilo, car le riz est chez nous



Photo: Service général d'information de Madagascar

la nourriture de base. Des pères de familles nombreuses ont dû quitter la maison pour aller au loin gagner de l'argent; et une absence prolongée des hommes est toujours néfaste. Oh! que notre épreuve est dure! Et le pire: POINT DE RIZ A SEMER.

Georges Rakotomanga

D'un problème à l'autre

Chers lecteurs,

Au problème de la faim, que vous a présenté un de nos instituteurs, est connexe le problème de l'instruction.

Bien que nos gens soient courageux et résignés, ils se demandent que sera l'avenir? Comment faire vivre la famille? comment payer les impôts? où prendre l'argent pour les études des enfants? .

Telles sont actuellement les questions que se posent avec angoisse les paysans de la région d'Am-

bohibary. Et nous qui vivons au milieu de cette population angoissée nous partageons leurs souffrances et essayons de prêter secours dans la mesure du possible... mais nos possibilités ne sont pas grandes...

Chargées de la direction de l'école paroissiale, nous voudrions pouvoir... accueillir gratuitement, pour l'année 1965-66, nos 750 élèves, leur fournir le matériel scolaire nécessaire. Mais comment payer nos 16 professeurs?

La solution est d'abord entre les mains de la Providence et ensuite, nous osons l'espérer, entre vos mains.

Le Seigneur a dit: « Demandez et vous recevrez ». Il faut donc demander pour recevoir. C'est ce que je fais en vous souhaitant — puisque je vous arriverai au temps des fêtes — des jours heureux et que la grêle vous épargne... dans tous les domaines!

Sœur Rose-Hélène Turgeon, m.i.c.
(Saint-Anselme)

TAIWAN

UNE MUSIQUE DE L'ÂME ET POUR L'ÂME

par Lucille Shen



*Chine, au cœur de la nuit, je l'ai entendue couler ta musique tel un flot calme et pur.
Son souffle angélique a conquis les premiers âges suavement par ses mélodies.*

Ainsi s'exprime l'admiration du Docteur Hanna Khalaf, poète de renom et ex-ministre de la Justice en Jordannie. Son opinion rejoint celle de tous ceux qui, au cours des âges, ont subi le charme de la musique chinoise.

Un des aspects propres de la musique chinoise est son identité avec

la langue parlée. Le chinois est une langue à flexions, et sa musicalité se manifeste dans les paroles qui suivent une courbe mélodique. Souvent on ne saurait dire où finit le discours et où commence le chant.

Dans les magasins, les commis chantent la haute qualité et le prix

raisonnable de la marchandise. Pas de réclame plus attrayante! Dans les restaurants, les commandes sont transmises au chef de cuisine sur des airs de musique. La ménagère n'a qu'à tendre l'oreille pour savoir quel marchand ambulant passe dans la rue, car chacun a sa chanson propre pour annoncer ses produits

Pour mémoriser un texte, l'étudiant le chante sur une ritournelle improvisée. Et lorsqu'il doit le réciter en classe, il garde le rythme de sa mélodie en balançant la tête d'un côté à l'autre.

La musique chinoise, bien distincte de la musique occidentale, était primitivement mélodique, et l'harmonie ne se trouve à peu près pas dans la musique classique, même dans les pièces chorales.

L'absence d'harmonie ne rendait pas pour cela la musique classique plus facile. Pour ne citer qu'un point: la musique traditionnelle chinoise compte quatre-vingts gammes contre douze des deux modes majeur et mineur de la musique occidentale. En outre, la notation des temps anciens demeura compliquée jusqu'à ce qu'on adoptât la notation étrangère.

Soixante-quinze pour cent des instruments de l'orchestre chinois sont à percussion: gongs, tambours, claquoirs de toutes sortes; et c'est là le genre d'orchestre qu'admet le théâtre traditionnel. Celui qui assiste pour la première fois à un opéra chinois a l'impression que toute la musique est à percussion et qu'elle risque toujours d'étouffer les voix.

Mode de vie

Dès l'antiquité les souverains de l'empire chinois se servirent de la musique pour influencer les sentiments de leur peuple. De nos jours encore on relève dans la musique chinoise des traces de l'héritage confucianiste de même que le prestige d'une culture tout à fait particulière à la nation.

La musique rituelle était en grande considération sous la dynastie Tcheou (1027-256 avant Jésus-Christ). Elle occupait une place importante dans les affaires de l'Etat, et les empereurs en faisaient un instrument d'ordre et de bon gouvernement. Dans l'enseignement, on lui accordait une

place prépondérante comme moyen pédagogique et moral, et comme facteur indispensable au domaine de l'éducation. Parce que la musique et les rites tiennent à la nature du ciel et de la terre et pénètrent jusqu'aux vertus des intelligences surnaturelles, on prêtait un caractère quasi sacré aux manifestations musicales des temples et des palais. Les chorales lentes, d'un style soutenu, avec accompagnement instrumental dominé par la flûte, telle était la forme distinctive des cérémonies du culte dans les temples confucianistes. La musique scandant les rites bouddhiques et taoïstes se ramenait à un bourdon monotone rythmé par quelque instrument à percussion.

Musique de théâtre

Le théâtre chinois, consacré tout d'abord à honorer les divinités, servit plus tard au divertissement de la cour. Le premier institut musical et théâtral, le plus ancien du genre, fut fondé dans le but d'enseigner le chant et la musique à quelques centaines d'élèves. Dans la suite surgirent divers théâtres de caractère populaire. L'orchestre de l'opéra appartient à cette catégorie, mais il demeura d'un développement restreint: il n'existe pas plus de trente mélodies dans le répertoire global de la musique dramatique. Par de multiples variations on parvient à adapter différents chants et danses sur les mélodies existantes. Ainsi il se peut fort bien qu'à l'audition d'une pièce nouvelle d'opéra, le style nous en soit déjà familier.

L'ère florissante de la musique, qui se prolongea sur plusieurs siècles, déclina graduellement après avoir atteint son sommet sous la dynastie Tang. Ce n'est qu'avec l'établissement de la République de Chine que l'art musical reprit son essor.

Face à la musique occidentale introduite au pays, il y eut des

réactions; des compositeurs chinois inspirés par le patriotisme revinrent au mode classique et écrivirent une musique exclusivement destinée aux instruments nationaux. Ils donnèrent à leurs œuvres le nom de *kuo* ou musique nationale.

La base de la musique chinoise se retrouve de nos jours dans le *Classical Orchestra of the Broadcasting Corporation of China*, (Taiwan), l'unique organisation de cette envergure et qui seule donne régulièrement des auditions musicales. Au cours des années 1951-1957 l'orchestre franchit les frontières du pays pour jouer aux Philippines, en Thaïlande, aux Etats-Unis.

En 1962, Liu I-chih organisa le *Women's Chinese Classical Musical Orchestra*, groupe de mélomanes qui, jusqu'à date, ont joué une trentaine de fois. Les membres de cet orchestre portent l'ancien costume national.

Quant à la renaissance de la musique classique, elle a comme promoteurs Kao Tzu-ming et Liang Tsai-ping.

Les Maîtres Kao et Liang

Originaire du Hopei, tout à la fois acteur, compositeur, théoricien, historien et maître, diplômé de l'Académie Nationale des Arts de Pékin, le professeur Kao a voué son art et sa vie à la musique classique. Il enseigne en plusieurs institutions, dont la *Provincial Normal University*, et dirige un mouvement d'initiation à la musique dans des écoles secondaires. Chef de musique à la *Broadcasting Corporation of China*, il est aussi administrateur de l'orchestre classique BCC.

Le professeur Liang a acquis sa célébrité par le *cheng*, cithare chinoise, dont il joue avec art, et pour laquelle il a édifié un système de notation simple et pratique. Il



L'opéra et le théâtre ont conservé les danses chinoises classiques.

inventa pour cet instrument de charmantes mélodies, entre autres les *ku-tu-fang-kuang* ou Scènes de Pékin.

Ecoles principales

Avant l'avènement du communisme, la Chine continentale possédait des écoles de musique renommées: l'Académie Nationale et l'institut, affilié à la *Central Broadcasting Corporation*. aujourd'hui, c'est à Taiwan que l'art musical chinois progresse, et les grands musiciens classiques ont tous suivi les cours de la *Broadcasting Corporation of China*.

Le simple profane qui assiste pour la première fois à un concert d'orchestre s'applique peut-être davantage à identifier les instruments qu'à analyser les mélodies, car ces instruments non seulement présentent un intérêt historique, mais donnent à la musique chinoise son caractère national. Par tradition ils se divisent en catégories selon la matière dont ils sont formés: le métal, la pierre, la soie, le bambou, laalebasse, la terre, le cuir et le bois. La propriété musicale de chacune de ces matières fut sans doute découverte accidentellement; par exemple, Ling Louen prit un bambou qu'il

coupa entre deux nœuds et, soufflant dans ce bambou, produisit le son qui allait servir de base à la musique.

Voici les quatre catégories d'instruments: à vent tel le *hsiao* ou flûte de bambou; à cordes que l'on pince tels le *chin* (lyre) et le *cheng* (cithare); à cordes avec archet tel le *nan hu* ou violon à deux cordes; à percussion, et il en existe au moins une centaine.

La flûte de bambou fut inventée sous la dynastie Han, (206 avant Jésus-Christ à 221 de notre ère). Cette flûte, d'un son très doux,

mesure 24 pouces de longueur et a sept trous. Autrefois on fabriquait aussi des *hsiao* de cuivre, de jade et de marbre.

La lyre est un des instruments les plus anciens dont le souvenir se perpétue du moins en poésie; nous la devons à l'esprit inventif et mythique du souverain Fou Hsi (2382 avant Jésus-Christ). L'influence musicale de la lyre ou *chin* est de guider et d'ennobler les pensées et les actes de l'homme. La longueur totale de l'instrument, un peu plus de trois pieds, correspond aux 366 jours de l'année bissextile. La table d'harmonie est courbe comme le ciel et le fond plat comme la terre. Treize chevilles représentent les douze mois de l'année plus le mois intercalaire. Le *chin* moderne a conservé cette forme. Il est monté de sept cordes qui traversent le chevalet et sont tendues par les sillets puis enroulées aux deux chevilles à l'extrémité la plus étroite de l'instrument.

La cithare ou *cheng* date de la période de Chin (221-206 avant J.-C.). Elle s'apparente par le son à la harpe, à la guitare et même au piano. Il y a un *cheng* de six pieds de longueur sur un pied de largeur, et un autre de quatre pieds sur six pouces. Le premier pourvu de treize cordes de soie, et le second de seize cordes d'acier. Une légende raconte qu'un musicien fit cadeau à ses deux filles d'un *se*, ancienne cithare à vingt-cinq cordes, et que les demoiselles se querellèrent, chacune voulant se l'approprier. L'instrument fut alors divisé en deux parts: d'où la petite cithare à douze cordes seulement.

La fabrication du *cheng* s'étant améliorée, bon nombre d'étudiants apprirent à le manier avec habileté. Mais c'est lorsque le *cheng* devint l'instrument des dames que son répertoire s'enrichit le plus rapidement. Les dames de la noblesse et les courtisanes de haut

rang rivalisèrent dans l'art de pincer les cordes. Que de fois cet instrument a figuré dans les poèmes et les romans! Que de fois les anciens maîtres ont immortalisé sur la toile la jeune fille jouant le *cheng*.

Le *nan hu* ou violon à deux cordes connut la popularité à partir du dix-septième siècle. Sa caisse de résonance est en bois dur et son manche mesure presque trente-six pouces.

Echo de l'harmonie universelle

La musique a toujours été en grand honneur en Chine. Dès les premiers siècles on l'a considérée, non pas comme un amusement

frivole, mais comme la science des sciences et on lui attribua de singulières vertus. Elle semblait comme un écho de l'harmonie universelle qui équilibre les mondes. La



Personnage traditionnel d'opéra chinois

tradition veut que ce soit le légendaire empereur Fu Hsi (2252 av. J.-C.) qui inventa les premiers ins-

truments de musique, lesquels — surtout le luth et la lyre — rendaient sous ses doigts des sons

célestes. A Nu Wa, souveraine qui succéda à Fu Hsi, reviendrait l'invention du *sheng* ou musique à bouche.

Théâtre chinois: « Eternel Amour », version chinoise de Roméo et Juliette



D'après un autre récit légendaire, ce fut Hueng-ti (2698 avant J.-C.) qui encouragea le plus efficacement les créations musicales. Il sut convaincre son peuple que la musique parfaite marque un équilibre juste et correct; qu'elle n'excite pas les passions mais correspond à la bonté et est la *fleur de la vertu*. Il y a lieu de croire aussi que c'est Hueng-ti qui inventa les *liu* ou série de diapasons à bouche pour donner l'accord à l'orchestre.

Cependant parmi les musiciens célèbres de Chine on vénère au premier rang l'empereur Shun qui établit les fondements de la philosophie de la musique. Il est l'auteur du fameux hymne *Ta Shao* dont la beauté, 1600 ans plus tard ravit Confucius; pendant trois mois, le souvenir de cette musique occupa l'esprit du Sage, au point qu'il en perdit le sommeil et l'appétit. Shun inventa les *pan* ou pipeaux pour marquer le temps fort, le temps rythmique, la syncope et la note prolongée, etc., et le *pai Hsiao* développement du *lui*. En l'an 2255 avant Jésus-Christ, la musique chinoise avait atteint à son plus haut perfectionnement.

Les cinq degrés de la première gamme pentatonique chinoise correspondent aux notes do, ré, mi, sol, de la musique occidentale. Ils symbolisent la bonté, la justice, la bienséance, la science et la fidélité. Vers l'époque Chou, deux autres degrés apparurent: fa dièse et si. Un historien de la dynastie Yuan nomma cette échelle musicale *Les Sept Commencements*, et, à l'époque de Han, on la comparait au ciel, à la terre, à l'homme et aux quatre saisons.

Condensé de « Free China Review août 1963



さ
よ
な
ら

SAYONARA

par Sr Louise Sauvé¹, m.i.c.

« *Sayonara!* » dit Keiko Nakamuka en s'inclinant gracieusement, et je répons avec un franc sourire: « *Good-bye!* »

Sayonara! Good-bye! deux formules de salutation équivalentes — l'une, japonaise et l'autre, anglaise —, mais combien différentes quant à leur sens primitif!

Le langage, tout conventionnel qu'il apparait, véhicule toujours une pensée originale. Il recueille pour ainsi dire la culture d'un groupe, il en reflète la philosophie du monde, la conception que ses membres se forment de la vie.

Good-bye! Sayonara! Que nous révèlent donc ces deux termes populaires?

Good-bye! Cette expression familière possède une étymologie facile à retracer: *God be with ye!* qui fait écho au vœu de la liturgie romaine: « Le Seigneur

soit avec vous ». Les Espagnols se saluent par l'analogue *adios*, lequel évoque l'*adieu* — à Dieu — français.

Ces formules, jaillies de la pensée chrétienne, manifestent la croyance en un Dieu Créateur et Père qui par sa Providence intervient dans le monde et en restaure l'unité en son Fils. Elles impliquent le concept d'un Etre suprême, unique et personnel, qui est en relation immédiate avec l'homme. S'en remettre à Lui en toutes circonstances, voilà donc l'attitude filiale normale de la créature dépendante. C'est cette vérité profonde qu'expriment les milliers de salutations qui se croisent chaque jour dans tous les pays de culture gréco-latine. Fidèles ou incroyants, tous — même sans le savoir — en appellent à la toute-puissance divine, aux bienfaits de sa miséricordieuse Bonté.

Sayonara! C'est à l'idéographie chinoise que nous demanderons le sens de cette salutation

¹ Saint-Timothée



Sayonara !

nippone. Une étude des caractères chinois et des signes syllabiques japonais qui le composent redonne la traduction première: « C'est bien, juste comme cela », ou encore: « Puisqu'il en est ainsi ». Ces simples mots nous livreraient-ils quelques secrets de la pensée japonaise ?

Rappelons que le Pays du Soleil Levant est une contrée bouddhique. Comme le constate Pierre Humbertclaude: « C'est par ou pour le bouddhisme

que le Japon a été doté de son art: peinture, sculpture, architecture, théâtre, musique, danses, littérature. C'est au bouddhisme qu'il doit jusqu'à son écriture et l'usage de l'imprimerie². »

Venu au Japon de Corée, vers l'an 552 de notre ère, le bouddhisme se heurta d'abord à l'opposition de la classe dirigeante, mais sa haute valeur morale et sa richesse culturelle décidèrent de son adoption par le peuple, la noblesse et l'empereur lui-même.

Depuis la guerre, même si les masses urbaines semblent l'oublier, il n'en demeure pas moins la religion du peuple. De récentes statistiques publiées par *The Japan Missionary Bulletin* notent que 64% des habitants se déclarent disciples de Bouddha et que la nation dispose de 76,200 temples et 11,000 centres de propagande¹. Sans doute le bouddhisme japonais se distingue-t-il du bouddhisme chinois lequel constitue lui-même une forme altérée de l'original bouddhisme indien, mais il les rejoint par le principe du relativisme absolu, base essentielle et commune aux trois.

Tout le monde sait que le bouddhisme a commencé avec Shakamouni. Après plusieurs années d'épreuves et d'ascèse, ce sage hindou se donna une connaissance expérimentale du monde et de l'homme et, devenu Bouddha, i.e. l'illuminé, parcourut l'Inde pour sauver le peuple. Sa doctrine repose sur la théorie populaire du mouvement cyclique des réincarnations selon laquelle les êtres vivants passent par d'innombrables naissances, morts et renaissances avant d'arriver par une vie vertueuse à la délivrance. C'est alors le paradis du Nirvâna.

Shaka enseigna que ce monde est une geôle de misère et d'ignorance d'où les hommes sages devraient chercher à s'évader. Il constata que la triple convoitise des yeux, du cœur et des sens déterminait la souffrance universelle et posa en principe que le renoncement à soi-même constituerait le seul moyen de s'en affranchir.

Tout son enseignement se résume en quelques phrases: « N'accomplissez aucune action mauvaise, faites de bonnes actions en grand nombre, purifiez votre esprit². » « Ne courez pas après le passé, ne pensez pas à l'avenir, séparez-vous du présent et laissez-le³. »

Mais pourquoi suivre cette voie? Tout simplement pour arriver à *comprendre*, pour obtenir une connaissance consciente et exacte de soi et du monde. Le bouddhisme cherche à libérer l'esprit de toute erreur, dont la plus tenace est le sentiment de sa propre réalité. Pour Bouddha, l'homme n'est pas un être autonome, il n'est pas doué d'une entité individuelle; son « moi » n'existe pas par lui-même, il n'existe qu'en relation avec les autres êtres.

Toute souffrance cessera donc pour le disciple de Bouddha quand il aura enfin compris qu'elle vient de la soif des plaisirs, de la soif de la prospérité et de la soif de la vie et qu'il aura réussi à supprimer tout désir personnel. L'idéal bouddhique ambitionne de conduire le fidèle à l'anéantissement total. Sa sagesse consiste donc à se détacher de toutes les contingences de ce monde et à accepter la vie sim-

plement, telle qu'elle se présente... c'est bien, puisqu'il en est ainsi. C'est précisément ce qu'exprime le *sayonara* japonais accompagné d'une inclination significative. Le moment est venu de nous séparer, alors qu'il en soit ainsi. . *sayonara!*

Good-bye! Sayonara! telle a été la salutation échangée au moment de la séparation. Mais y a-t-il eu vraiment rencontre? Peut-on se comprendre et établir des contacts en parlant un langage si différent? Oui, car au-dessus des implications linguistiques prédomine le langage du cœur, et celui-là est universel.

Références

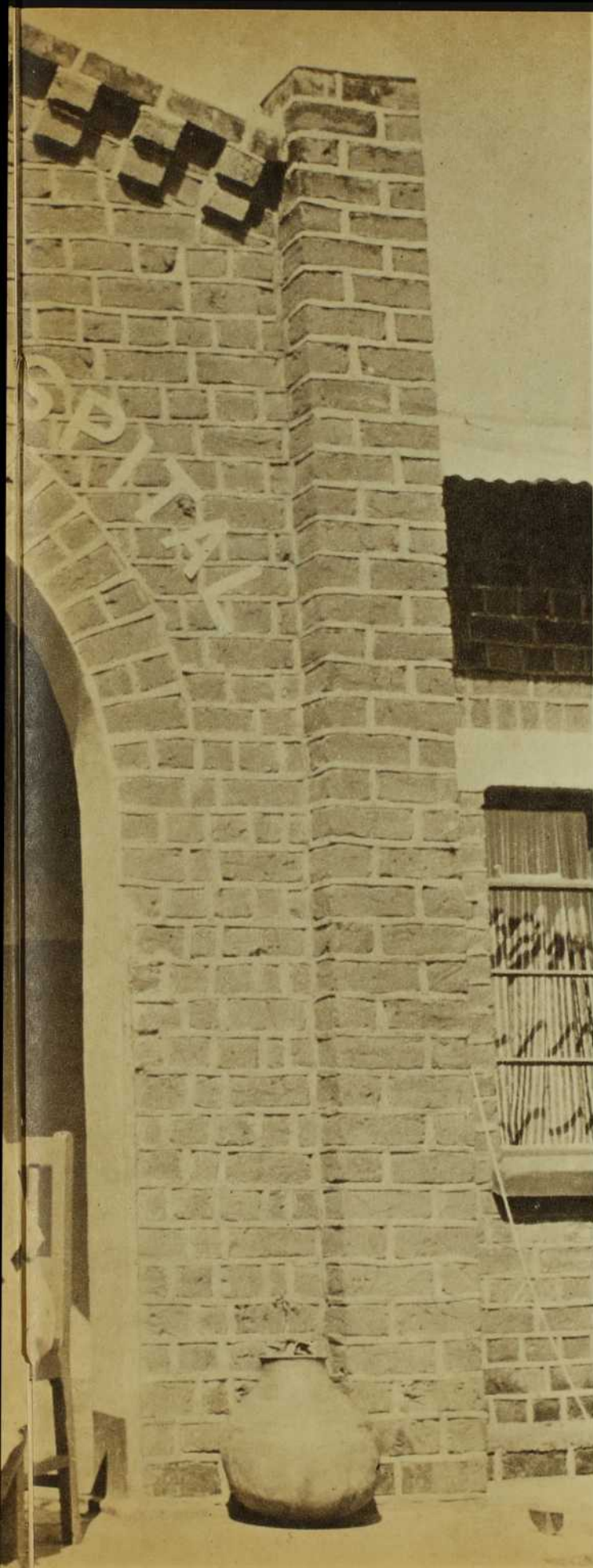
- ¹ Pierre Humbertclaude, S.M., *Petit Guide Culturel à l'usage de Missionnaire*, Rupert Enderle, Tokyo, 1948, p. 52
- ² Joseph J. Spæ, CICM, *Japanese Buddhism in Twilight*, *The Japan Missionary Bulletin*, XVI, 9 novembre 1962, pp. 592, 593, 599
- ³ Taira Ryosho, *La dogmatique de Tendai*, *Mélanges japonais*, no 19, juillet 1960, p. 17
- ⁴ Funabashi Issai, *La théorie de la transmigration des êtres*, *Mélanges japonais*, no 18, avril 1960, p. 95

Et moi aussi je dis:

« Sayonara! »







ZAMBIE

NYIMBA

par Sr Marie-de-Lourdes¹, m.i.c.

Si l'avion vous amène un jour du Canada en suivant l'itinéraire Montréal - Londres - Salisbury, capitale de la Rhodésie du Sud, il ne vous reste plus qu'à survoler le fleuve frontière Zambèze, et vous atterrissez à Lusaka. La capitale de la Zambie vous replace dans le cadre d'une cité moderne, jeune, en pleine croissance, sise à une altitude de 4,198 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Pour gagner Nyimba, il vous faut quitter la ville par la grand-route de l'est, sinueuse, accidentée, contournant les montagnes et les précipices que forment les versants du plateau de l'Afrique Centrale. Après une quarantaine de milles dans les escarpements du district de Petauke apparaît sur une colline l'hôtel Kachalola. Les voyageurs européens y passent la nuit. Quant aux missionnaires, Sœurs Blanches, Sœurs Grises de la Croix et Pères Blancs, ils se rendent à Nyimba, dans la plaine.

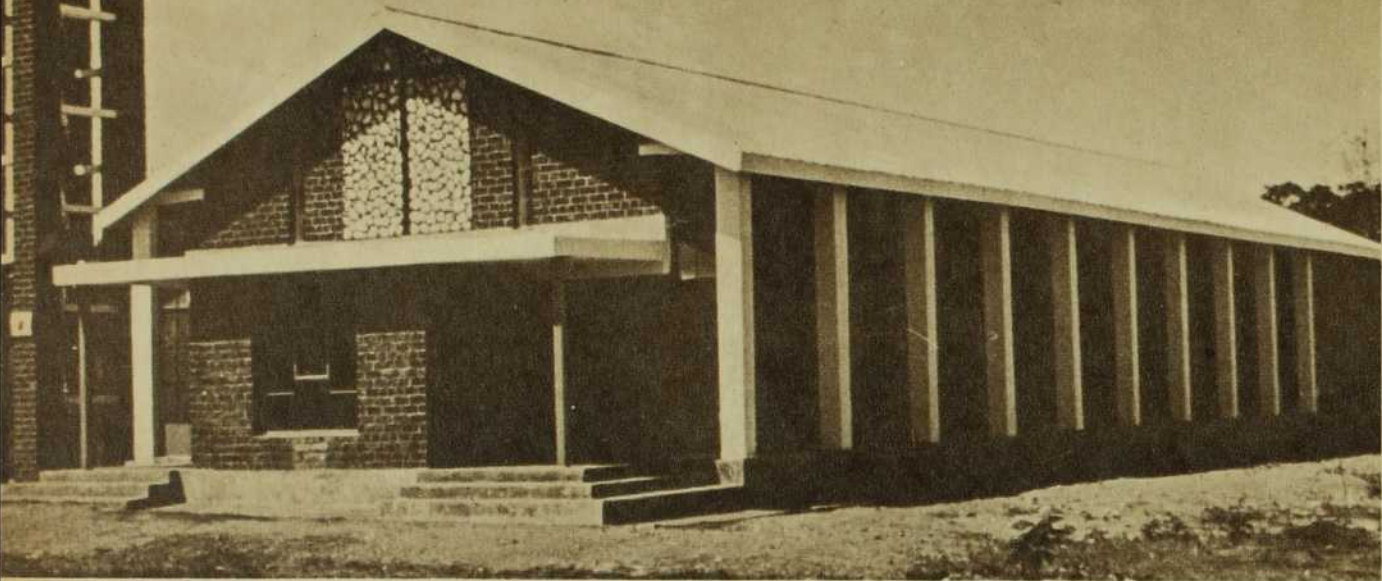
L'arrivée des autobus provoque toujours un certain attroupement des habitants de la brousse environnante. Ces Africains, de tribu Nsenga, sont sympathiques, gais, curieux, et si vous comprenez le cinyanja, ils vous poseront beaucoup de questions et plaisanteront volontiers avec vous.

Nyimba n'est donc qu'un point dans la brousse à quelque 224 milles de Lusaka et à 150 de Fort Jameson. Ce qui lui donne son importance par un va-et-vient continu, c'est la halte obligatoire qu'y font les voyageurs à cause de la barrière fermant le chemin de 9 heures du soir à 3 heures du matin, et cela afin d'éviter que les voitures se rencontrent, de nuit, à fleur de précipices. Trois autobus de Lusaka, trois de Fort Jameson ainsi que des camions attendent le point du jour pour repartir. C'est dire que la foule envahit les auberges, et que la morale y souffre des accrocs.

Notre action missionnaire s'exerce auprès des Nsenga et parfois auprès des voyageurs, car l'hôpital du Sacré-Cœur s'élève à cinq minutes de la barrière. Donner Dieu à tous ces gens par notre exemple et notre bonté envers les malades, voilà en résumé notre apostolat.

¹ Irène Champagne, Montréal

La pimpante église de Nyimba



Les sœurs de Nyimba examinant un crocodile tué au bord de la rivière. De gauche à droite: Sr Rachel-Marie, Sr Sainte-Valentine, Sr Saint-Marc et Sr Marie-de-Lourdes.





A l'entrée du dispensaire, Sr Sainte-Hélène reçoit les patients.

L'hôpital compte 50 lits ainsi qu'un dispensaire et une maternité. Il a quelques chambres privées au prix d'un shilling par jour, soit 0.15. Les patients reçoivent gratuitement les soins nécessaires, sauf les injections qui coûtent 0.25 chacune. Les prix vous semblent dérisoires, mais il faut se souvenir que les salaires africains sont loin d'approcher les salaires canadiens ou américains.

L'hôpital comprend encore un laboratoire équipé de deux microscopes précieux pour dépister les maladies tropicales les plus courantes dans la région: malaria, bilharziose, maladie du sommeil, etc.

L'an dernier, 2,800 malades ont été hospitalisés chez nous, 12,600 traités au dispensaire, et 87 bébés ont peuplé tour à tour la pouponnière.

La plupart des patients nous arrivent après des heures de marche par les sentiers battus à travers les hautes herbes. Les grands malades sont transportés en ambulance, autrement dit en charrette à bœuf tendue d'une capote de feuillage.

A proximité de l'hôpital, une coquette maison de briques a été transformée en Centre de Sciences Domestiques. Trois groupes d'étudiantes le fréquentent à tour de rôle chaque semaine: femmes des villages ayant peu ou pas d'instruction, femmes des professeurs plus éduquées, fillettes et grandes filles qui préparent l'avenir. Ce Centre, comme tous les autres de la Zambie, a pour fin la promotion de la femme dont l'éducation a été beaucoup moins poussée que l'éducation de l'homme. On se marie jeunes. Il n'est pas rare qu'après quelques mois, le mari quitte sa femme pour aller travailler à Lusaka ou aux mines du *Copperbelt*. Beaucoup de ménages sont ainsi brisés et malheureux, et bien des désordres s'ensuivent.

Les gens de la brousse de Nyimba font encore confiance aux sorciers et s'imposent mille sacrifices pour ne pas déroger aux coutumes ancestrales et tribales. Ils ont bien une certaine croyance en Dieu, mais tiennent à trop de superstitions. Les chrétiens et les catéchumènes sont une minorité et leur foi très jeune a peine à se défendre contre les attaques du paganisme ambiant.

Cependant Nyimba possède depuis 1963 une nouvelle église en briques qui a remplacé l'ancienne à toit de chaume et croulante. Elle est aussi simple que jolie avec sa façade ornée d'une grande croix encadrée de pierres de quartz découvertes à deux milles d'ici. Les constructeurs, les Frères Maurice Toupin et Martin Cademan, de la Société des Pères Blancs, ont utilisé ce matériau pour bâtir l'autel. A la base du campanile dont la cloche vient d'Allemagne se lisent ces mots: Don des Chevaliers de Colomb du Manitoba, Canada.

Nyimba, c'est donc un petit noyau de vie catholique. Outre l'église, l'hôpital et le Centre, il ne s'y trouve que la résidence des Pères, le couvent et le bureau de poste. Pas mal plus loin, il y a quelques magasins tenus par des Indiens. Tout autour c'est la brousse, et nos plus proches voisins sont les Sœurs Blanches de Minga, à trente-cinq milles. Elles dirigent là-bas une grande école primaire, une école normale, un hôpital, une maternité et une léproserie renommée.

Au milieu des Nsenga, nous coulons des jours pleins et heureux. Si vous avez aimé cette visite-éclair, revenez souvent par la prière, car nous attendons de vous cette collaboration spirituelle indispensable. Demandez des lumières pour les non-chrétiens et des convictions sincères pour les chrétiens.

Lusaka à quelque 150 milles de Nyimba



La grande mission de Chiloe



INTERVIEW de Sr Marguerite-de-l'Enfant-Jésus¹, m.i.c.

Q.- Sœur Marguerite, qu'est-ce que cette grande mission dont vous avez fait l'expérience?

R.- C'est un genre de retraite qui se double d'une catéchèse intensive dans les nombreuses désertes de Chiloe et des îles environnantes. Car beaucoup de villages du diocèse d'Ancud ne sont pas visités régulièrement faute de prêtres. La grande mission coïncide avec l'été lequel, dans l'hémisphère sud, bat son plein en janvier.

Le jour des Rois, Mgr Duran Moreira préside en sa cathédrale la cérémonie de départ des missionnaires qu'il envoie et à qui il assigne lui-même les endroits à visiter. C'est très solennel: nous sommes vraiment des envoyés de l'évêque.

Q.- Qui sont ces envoyés?

R.- Il y avait des franciscains, des prêtres séculiers venus de l'Espagne, des Sœurs de Saint-

Philippe-de-Néri, missionnaires enseignantes d'Espagne mieux connues sous le nom de *filipenses*, des Ursulines de Jésus et nous, les missionnaires canadiennes de l'Immaculée-Conception.

Q.- Avez-vous pris l'avion ou le bateau?

R.- Une jeep nous a conduits jusqu'à Quemchi. Là, nous avons pris la mer. Il pleuvait, ce qui n'est pas rare dans l'île de Chiloe. Le Pacifique était furieux. Il nous a fallu mettre une heure en chaloupe à moteur avant d'aborder au village de Huites. J'ai trouvé du réconfort au souvenir de la tempête où saint Pierre criait après le Seigneur endormi sur un oreiller... A Huites, le soleil brillait.

Q.- Quel accueil vous réservaient les gens?

R.- Des associations de toutes sortes, même le club de foot-ball, nous attendait sur la plage.

¹ Fleur-Ange L'Heureux, Montréal

Après les présentations et les salutations, nous monions à l'église en procession et en chantant. Des joueurs d'accordéon soutenaient les voix. Il fallut grimper pendant vingt minutes sous un soleil ardent, par un chemin en lacet, abrupt et rocailleux, taillé dans la montagne. Même les habitants du village, entraînés à cette gymnastique, suffoquaient. Aussi M. l'abbé Frédéric Montealegre, curé de Quemchi, leur ordonna-t-il d'arrêter de chanter. La place de l'église était décorée d'arches, de guirlandes de feuillage et de fleurs.

Q.- Quelle part de travail revient aux religieuses dans ce genre de mission?

R.- De la catéchèse surtout. Une fois l'horaire fixé de façon à accommoder la population, M. le curé devait s'en retourner à Quemchi où il est responsable de trois grandes paroisses outre les douze dessertes. Nous nous mîmes à l'œuvre tout simplement. Le père Angel Maria Echevarria s'adressa aux adultes, Sœur Bernard-Marie¹ aux adolescents, et moi aux enfants. Il était 4 heures de l'après-midi. A 6 heures nous avons voulu renvoyer les gens chez eux, car certains avaient marché cinq heures durant pour participer à la mission. Personne ne bougea et l'on cria: « Non, non, nous ne sommes pas fatigués! » Ça me rappelait les foules qui suivaient le Seigneur. Mais lui ne les renvoyait pas à jeun... il multipliait les pains. Le bon Père Angel, avec sa délicatesse habituelle, finit

par les convaincre qu'il se faisait tard et qu'il vaudrait mieux suspendre la catéchèse jusqu'au lendemain.

Q.- C'était peut-être un feu de paille que cet enthousiasme?

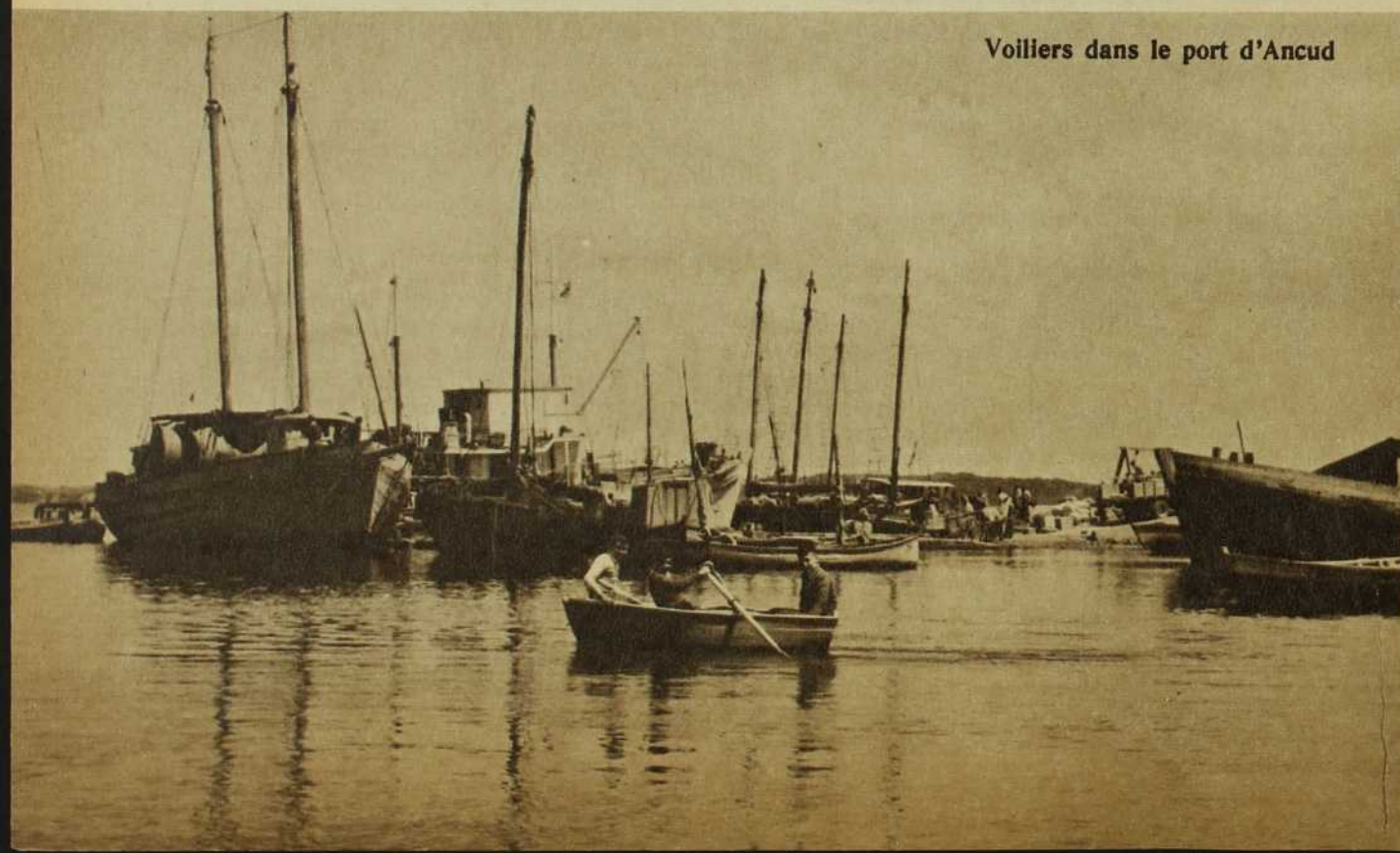
R.- Oh non! car toute la semaine la même assistance se remarqua aux différents offices. L'on en profitait pour faire célébrer des messes pour les défunts avec *Libera* au cimetière. Ma semaine à Huites a été pour moi inoubliable. Un soir, un fermier à qui j'avais donné un Nouveau Testament revint me voir comme un autre Nicodème: « Hier, vous m'avez laissé un livre. Je viens vous dire comme il est beau. Cet après-midi, j'étais en train d'ensemencer mon champ; de temps en temps, je tirais mon livre de ma poche et j'en lisais un bout. Ah! si vous saviez comme c'est beau! »

Q.- Combien de temps dure la mission?

R.- Cinq jours pleins en chacun des villages, une semaine si l'on tient compte des déplacements. Des 122 chapelles de Chiloé un petit nombre seulement ont eu la mission l'été dernier. Les autres auront leur tour avec les étés à venir. A de rares exceptions près, on n'avait jamais vu de religieuses dans les six villages que Sœur Bernard-Marie et moi avons visités: Huites, Linao, Caulin, Huelden, Mānao, Chacao.

¹ Juliette Desnoyers, Mascouche

Voiliers dans le port d'Ancud





Photos: GESELL

Village de Chiloé au bord de la mer

Q.- Visitez-vous les familles?

R.- Oui, nous visitons les familles. Partout on nous accueillait comme des amies. Nous avons été l'objet de la merveilleuse hospitalité chilienne. On était fier d'abriter les religieuses pour la nuit, de partager la table familiale avec elle. Les villages ont été sympathiques sauf un seul non pratiquant.

Q.- De quoi vivent les gens?

R.- Tous cultivent leur lopin de terre dont ils vendent les produits à Ancud ou à Puerto Montt. Mais comme la plupart des villages se trouvent au bord de la mer, tout le monde se livre à la pêche. Le poisson toutefois ne figure pas au menu: il est également vendu à Ancud. L'alimentation consiste en pommes de terre et en mouton. Aussi à chaque endroit visité avons-nous cherché une dame ou une jeune fille de l'Institut familial, afin qu'elle enseigne aux ménagères comment varier et équilibrer un menu.

Q.- Comment alliez-vous d'une paroisse à une autre?

R.- En voilier ou en jeep. Il existait bien un chemin où nous aurions pu passer à cheval, mais n'ayant jamais fait d'équitation, ç'eût été courir le risque que le cheval arrivât seul à destination...

Q.- Est-ce que cette période de catéchèse s'insérerait dans vos vacances?

R.- Oui, car les classes commencent en mars à notre école de l'Immaculée-Conception d'Ancud. Mais quelles vacances magnifiques! Vous ne pouvez imaginer la joie que l'on éprouve à faire de la catéchèse à plein temps pendant cinq semaines. Et quelle expérience que ces contacts directs avec les familles! Je vous assure que cette sorte de vacances dépasse en bonheur tout ce qu'on peut se procurer de joie dans les stations estivales. Pour ma part, les cinq semaines de la grande mission ont passé comme l'éclair, et j'ai eu la consolation de voir la foi s'affermir chez plusieurs et renaître chez d'autres.

LIMA, PEROU

DANS LA LICE

par Sr Saint-Emilien¹, m.i.c.

Quand, en fin d'octobre, le Ministère de l'Education annonça un concours de crèche de Noël ouvert à toutes les écoles de Lima et de la région, il fut décidé que notre école *Maria de la Providencia* y participerait. Ce serait une excellente occasion de resserrer le lien de fraternité entre l'école, la famille et la paroisse, de développer la personnalité des élèves en exploitant leurs facultés créatrices et leurs aptitudes artistiques, de susciter l'émulation, etc.

D'autre part, le Ministère devait attribuer un premier prix de 25,000 soles (\$1,000.) en matériel didactique... ce qui ne nous parut pas à dédaigner, notre institution n'ayant obtenu aucune subvention pour l'année scolaire.

Les professeurs approuvèrent le plan que leur soumit Sœur Supérieure², plan qui visait à replacer le Mystère de Noël dans sa véritable perspective et renfermait tout un enseignement. Combien

de familles, ici, ne vont pas à la messe de minuit parce que la coutume veut que l'on échange souhaits et cadeaux aux douze coups de minuit!

Le programme consistait donc en un jeu biblique de la Noël lequel allait se dérouler dans la cour intérieure de l'école.

Debout à l'ambon, une narratrice mène le jeu et rapporte les faits dans le texte de saint Luc.

¹ Emilienne Marchand, Tétreaultville

² Sr Sainte-Véronique (Fabienne Bernatchez, Pont-Rouge)

La troupe des jeunes chanteuses qui accompagnait de mélodies et de psaumes le jeu du mystère de Noël.





Le campement des bergers où un mouton vivant joua un rôle de vedette.

A ses côtés, une troupe de jeunes chanteuses, en tunique blanche ornée d'une croix bleue, accompagnent de mélodies et de psaumes les gestes des acteurs.

Le jour de la représentation, la scène s'ouvre sur une auberge aménagée dans une dépendance qui donne sur la cour. L'hôtelier n'en trouve qu'un carreau pour lancer son dur et froid « pas de place ici pour vous ! » aux deux voyageurs Marie et Joseph. Ceux-ci pour-

suivent leur chemin jusqu'à la traditionnelle grotte au toit de chaume, dressée près d'un arbuste en fleurs. Ils s'y installent, et sous les yeux étonnés du bœuf et de l'âne la Vierge dépose dans la crèche son Enfant Jésus, mignon bébé endormi. Aussi les anges, pour ne pas l'éveiller, s'avancent-ils sans bruit suivis d'une dizaine de pasteurs silencieux qui ont quitté leur tente à la nouvelle de l'envoyé céleste, mais non sans avoir délibéré avant de s'ébranler. Le

plus grand des bergers apporte dans ses bras un mouton vivant donné par une bienfaitrice qui l'a acheté pour la circonstance.

A l'écart, une partie du terrain où se trouvent des bananiers sert d'oasis. Là campent les Mages et leurs chameaux. Sur un fil de laiton traversant la cour glisse une magnifique étoile; et voici les Sages d'Orient qui partent avec leurs présents dans le sillage de l'étoile. Mais le brouhaha que



La bonne nouvelle annoncée aux pasteurs



Les Mages et leur chameau cheminant vers la crèche à travers le désert.

Le tableau final. Le jeu biblique et la crèche méritèrent à l'école le deuxième rang au concours.





La remise d'une médaille d'argent et d'un diplôme à Sr Sainte-Véronique par la Senora Lucila Belaunde de Cruchaga, sœur du Président de la République.

déclenche l'arrivée de la caravane à la grotte fait pleurer l'Enfant Jésus, et la Vierge doit le prendre sur ses genoux pour le consoler.

Après l'adoration des Rois, la narratrice invite le peuple de Dieu à venir voir le Messie. Alors, toutes les élèves, massées sur les vérandas, accourent par les allées du jardin et s'approchent en chantant:

Gloire à toi, Eglise sainte,
Noble peuple du Seigneur
Que tes fils tous réunis
Aillent ensemble vers Dieu!

D'autres couplets appellent travailleurs, pauvres, riches, malades à glorifier le Seigneur, et le chœur de reprendre chaque fois: *Vamos hacia Dios* (Nous allons à Dieu).

Tout ceci se déroule dans une atmosphère de recueillement intense. C'est un jeu vécu.

La visite du premier jury nous est favorable: on nous félicite, on nous laisse entendre que nous avons des chances de décrocher le premier prix. Quelques jours après, un papier scellé du Ministère nous apprend que notre établissement se classe au nombre des 14 écoles semi-gagnantes parmi les 600 inscrites au concours!

Deux autres jurys se présentent. A la deuxième visite, la Senora Lucila Belaunde de Cruchaga, sœur du Président de la République, décerne à Sœur Supérieure une médaille d'argent ainsi qu'un diplôme. En outre, les dames de l'Assistance Nationale re-

mettent en cadeau à chacune de nos 300 élèves ou une poupée, ou un ourson, ou un nécessaire à couture. Ce n'est pas le premier prix. Cependant la joie sans bornes des enfants dépasse la satisfaction que les professeurs eussent éprouvée à recevoir le matériel didactique désiré.

Du point de vue spirituel, le jeu biblique a été un succès: on a compris le sens du Mystère de Noël et on ne l'oubliera pas de sitôt. Quant aux parents, désappointés de ce que l'école n'ait pas remporté le premier prix, ils ont été édifiés de voir comment la *Madre Veronica* a accepté et fait accepter de tous le deuxième rang. Il faut bien admettre comme saint Paul que dans les courses... un seul remporte le prix.

Comment débuta

NOTRE COMITE DE COORDINATION

par Monique Félix



HAITI

Depuis 1963, il existe, au Cap-Haïtien, un comité en vue d'établir l'union entre les étudiants et de coordonner les efforts des parents et de tous les éducateurs de notre société capoise face aux problèmes multiples que pose la formation de la jeunesse étudiante actuelle. Nous attendons beaucoup de cette initiative, car elle nous apparaît naturellement apte à assumer la tâche immense et primordiale « d'aider les jeunes à bâtir une cité étudiante humaine et chrétienne ».

Il importe donc, pour bâtir une cité, de faire tomber les préjugés entre les différentes institutions qui la composent; et pour rendre cette cité « parfaite », il faut inculquer dès maintenant l'esprit civique aux jeunes.

Eléments véritables mais épars de la Cité étudiante, inconscients de leur rôle, ils doivent comprendre l'urgence de se grouper afin d'étudier « ensemble » les problèmes du milieu, en un mot, ils doivent apprendre à s'entraider.

Leur cité sera humaine s'ils acceptent d'épanouir leur personnalité par le service des autres, s'ils se forment au respect de la personne et du bien commun, au sens des responsabilités et à l'esprit d'équipe en même temps qu'ils travaillent à développer leurs facultés.

Et que dire quand cette cité revêt le caractère d'une communauté chrétienne? Il presse alors de convaincre les jeunes de la nécessité de Dieu dans leur vie quotidienne. Le Comité est venu juste à point pour les inciter à se pencher sur certains problèmes religieux du monde étudiant qui, découragé, s'enlisait dans l'indifférence; mais comme il y avait encore au fond des consciences quelques aspirations vers un mieux-être général, tout de suite bon nombre de jeunes sympathisèrent avec le mouvement et s'associèrent à quelques adultes dirigeants.

Inutile de dire l'enthousiasme que soulevèrent parmi tous, grands et petits, les loisirs organisés par

le Comité. L'été, un camp de jeunes élaborait un programme riche, varié et intéressant. Les adultes dirigeants se joignirent à ces derniers pour une étude approfondie des problèmes du milieu: les yeux s'ouvrirent à l'humanisme chrétien et les cœurs songèrent à l'engagement.

La besogne apparut avec toute son urgence. Les travaux débutèrent par un sondage embrassant les points de vue physique, intellectuel, sentimental, professionnel, sociologique, économique. Les résultats obtenus orientèrent un plan de travail pour l'édification d'une cité étudiante nouvelle, plan réparti sur cinq années.

Dès octobre, les chefs se préparèrent à communiquer à la masse des étudiants les messages du Comité de coordination. Pour assurer la constance dans les efforts, ils rencontrèrent les religieuses et envisagèrent avec elles les points d'interrogation déjà soulevés.

Et les assises pour la réalisation de la première année du plan quin-



Normaliennes du Cap-Haïtien et Sr Françoise DeVarences récemment transplantée à Madagascar.

quennal commencèrent par l'étude de la « vie physique » sous une optique chrétienne. Tous les quinze jours, les membres d'un sous-comité, et quelquefois leurs groupes d'amis, se réunirent au collège *Regina Assumpta* dirigé par les Sœurs de Sainte-Croix, pour la discussion d'un texte et l'élaboration d'un questionnaire en rapport avec le thème choisi.

Tout au début, les dirigeants voulurent pénétrer le milieu étudiant par une enquête écrite sur le « corps humain ». Première du genre, l'expérience ne recueillit que peu de succès, mais elle donna lieu à la rédaction d'un texte et d'un questionnaire sur le « sport ».

Garçons et filles réfléchirent sur ce sujet dont ils n'avaient jamais réalisé l'importance comme facteur du développement intégral de la personnalité; puis ils passèrent à l'action prenant goût au *volleyball* et à tel point que les différents établissements entrèrent en compétitions.

Ensuite vint le tour de la danse: ce genre de loisir est-il enrichissant? Où nos jeunes se réunissent-ils? A quelles sortes de danse se livrent-ils? Autant d'interrogations qui amenèrent encore les jeunes à réfléchir et à réagir. Le Comité proposa de nouveau des textes relatifs au double caractère éducatif et social de la danse et,

remarquant une certaine indifférence, voire un certain mépris pour les danses nationales, il organisa une série de carrefours où elles tinrent une large place. Finalement, il réalisa une soirée-concours de danses folkloriques haïtiennes au collège *Regina Assumpta*: tous admirent et admirèrent la valeur et la beauté de l'art haïtien.

Vers la fin du second trimestre, il convenait d'aborder l'item « travail ». Nos étudiants nourrissaient des préjugés à l'endroit des professions manuelles, par exemple. Le Comité leur passa des lectures sur les conditions du travail en fonction de différents systèmes économiques: les travailleurs, il

est vrai, avec le courage de leurs bras, défrichent, plantent, récoltent sans relâche pour les riches, et tout cela pour un mince salaire. Est-ce là une conception humaine et chrétienne du travail? Où sont les avantages de l'union sur le plan de la production? Ne doit-on pas se rendre service les uns aux autres?

Devant ces questions, indifférence, approbation, réactions inattendues. En tout cas, le plus urgent consistait à dissiper les préjugés en regard du travail manuel.

Les jeunes prirent grand intérêt à toutes les activités du Comité. Celui-ci se chargea de certaines responsabilités, telle la masse des étudiants. Depuis lors les élèves des cours humanitaires demeurent libres d'assister à l'office du dimanche; des cérémonies spéciales en accord avec la nouvelle liturgie se célèbrent spécialement pour eux en la chapelle du collège Notre-Dame du Perpétuel Secours. Des soirées-rencontres permettent aux parents d'apprécier l'œuvre du Mouvement des étudiants et des loisirs mixtes. De temps à autre, les religieuses du collège *Regina Assumpta*, pour seconder les efforts du Comité, offrent des représentations cinématographiques précédées d'explications qui initient à la lecture, à l'analyse et à l'appréciation personnelle des films.

Pour clore les travaux de la première année, les adultes du Comité, les jeunes du Sous-Comité et leurs groupes d'amis organisèrent une soirée-surprise au cours de laquelle, un Capois, étudiant en Suisse et de passage au département du Nord, donna une conférence suivie d'une musique captivante et d'une réfection marquée au coin de franche camaraderie. Tous les jeunes intéressés au Mouvement furent



Bonjour! Venez-vous? Nous partons en excursion. Vivent les loisirs!

invités à notre camp de vacances pour l'élaboration du programme de l'année 1964-1965.

Et depuis lors, nous développons le thème choisi: « La vie intellectuelle ou culture ».

Erratum

Au numéro septembre-octobre 1965, p. 525, s'est glissée une erreur de transcription. Au lieu de: « dans le paysage péruvien figurent aussi les monumentales créations des hommes préhistoriques ». Il aurait fallu lire « des hommes pré-hispaniques » selon le texte original.

Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8
HOPITAL CHINOIS, 355 est, rue Faillon, Montréal 10
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Édouard
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière
GRANBY, 35, rue Dufferin
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, C. P. 358, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain
OTTAWA, 30, Avenue Goulburn
PERTH, N.-B., C.P. 259
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong

TAIWAN

KUANHSI, 83 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Suao Hsien,
Taiwan, Republic of China
HSINCHU CITY, Cheng Mou Yuen, Choi Yuen chiai no 49,
Koang Fou Li, Republic of China

JAPON

KORIYAMA, 3-18 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken
WAKAMATSU, 480, Sakae machi, Aizu Wakamatsu
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku

ITALIE

ROMA 0881, via Giacinto Carini, 8

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo
TANANARIVE, Tsaramasay
MAHABO, via Morondava

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo 1124, Azcona (Brena)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ de la Sierra, Cardinal Cushing Business College,
Calle Lemoine, Casilla 70
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oro No 3403,
Casilla 1667
IRUPANA, Hospital Nuestra Senora de la Providencia,
Irupana, Sud Yungas
LA PAZ, Academia Santa Rita,
Calles Juan Granier y Entre Rios, casilla 2893

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz,
Casilla 82

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Academy, General Luna St.,
Intramuros
MANILLE, 2212 del Rosario St., Tondo
SAN JUAN, Little Baguio, Rizal
LAS PINAS, Rizal
MATI, Davao Province
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall, Florentino Torres St.
PADADA, Davao Province
BAGUIO City, 73 Paedal, Box 83

ANTILLES

LES CAYES, HAITI
LES COTEAUX, Haiti
ROCHE-A-BATEAU, Haiti
PORT-SALUT, Haiti
CAMP-PERRIN, Haiti
MIREBALAIS, Haiti
LIMBE, Haiti
CAP-HAITIEN, Haiti
CHANTAL, Haiti
TROU-DU-NORD, Haiti
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
CROIX-DES-BOUQUETS, C. P. 1291, Haiti
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
P. O. Box 2213 B, Haiti
LA BOULE, C. P. 1085, Haiti
HINCHE, Haiti

COLON, Province de Matanzas, Cuba

AFRIQUE

KATETE, St. Theresa's Parish, Champira P. O., Malawi, C. Africa
MZAMBAZI, St. John's Parish, Eutini P. O., Malawi, C. Africa
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P. O., Malawi, C. Africa
KARONGA, St. Mary's Parish, Karonga P. O., Malawi, C. Africa
KASEYE, St. Michael's Parish, Chitipa, P. O., Box 100, Malawi,
Central Africa
NKATA BAY, Nkata Bay, P. O. Box, 9, Malawi, C. Africa
MZUZU, Mzuzu P. O. Box 24, Malawi, C. Africa
FORT JAMESON, P. O. Box 107, Zambia, C. Africa
KANYANGA, Lundazi, P. O., Zambia, C. Africa
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Zambia, C. Africa
CIKUNGU, Kazimuli, P. O., Zambia, C. Africa



A Bekkel, Iles Philippines, contraste et harmonie: la grande sœur en costume national, son panier sur la tête; la petite sœur en robe occidentale, son panier au bras.